

1941

**[1<sup>er</sup> janvier, Marseille]**

1<sup>er</sup> janvier 1941 (deux heures quinze)

Hier soir ce fut très bien : restaurant, cinéma, cafés, promenades, joyeux, gaîté naturelle. Espoirs...

Viens de « commencer » [passage interrompu, repris le lendemain]

**[2 janvier, Marseille]**

2 janvier. Quatre heures (soir)

*La Guerre et la Paix*. D'abord on est frappé par l'ensemble vraiment grandiose, l'équilibre et le nombre de scènes atteignant l'épopée. Puis on se demande quelle patience a dû avoir l'auteur pour composer tout cela, cet océan de noms russes...

... Rien, dessèchement de tout.

[23 mars, Marseille]

23 mars.

Bien qu'enrhumé, ça va mieux. Il est vers les quatre heures et je suis resté *at home* ; dimanche de soleil...

... Ce matin j'ai pensé à Vichy. Pas au passé, mais à la minute même : Solange a dû descendre habillée du bleu des guides et aller à la messe. Puis la mère Tabaudeau avec son châle des dimanches, Guy et Michel, et le père, toujours à la cuisine. [illisible]. À midi ils ont dû déjeuner, gaîment ou non c'est sans importance, mais vivement, en paroles, rires, reproches etc. Maintenant la maison doit se reposer et Solange être au cinéma avec des amies (je mets le mot au féminin), ou bien en train de travailler dans sa chambre, car il doit faire à Vichy un petit soleil assez froid. Pourquoi insister ? Car au fond, je n'aime pas Solange ! Je n'en ai pas envie. Près d'elle c'est une douceur agréable, un peu tendre (par exemple la soigner si elle était malade) et c'est tout.

C'est comme ça. Mais je ne la veux pas.

Jeudi, à la foire j'ai été avec Gilberte et une amie blonde, grosse, plutôt appétissante (si l'on veut).

Elles me touchaient (la grosse surtout) les bras, les jambes, les hanches, bref tout ce qu'on pouvait me toucher. Si j'eusse voulu [*sic*], la grosse venait, mais vu Gilberte je n'osai pas et restai sérieux (ce qui dut les aguicher). Ce n'est que partie remise.

Cette Gilberte est connue par mon père, les oranges, le sien, le magasin de chapeaux et enfin elle-même. Un type corse, et je lui plais. D'ailleurs sérieuse, travailleuse et « coupante ». Tout ça n'est que par comparaison à Solange [*sic*] qui peut rester cent ans dans le cœur puisqu'on n'en a pas envie.

Mais dimanche dernier, tout en en parlant à Coiffard [,] c'était bien : des monts calcaires raides ou doux, blancs, semés de pins, de tous côtés, comme sans issue, et immenses. Et nous cheminions, sautons, grimpons. Lui demandait :

- Et après ?

Je lui parlais du dernier jour à Vichy : un dimanche ensoleillé d'après-midi, où mes parents faisaient la sieste. Solange était partie camper la veille, je ne sais où. Mais je me rappelai soudain d'un Bois du Roi à sept kilomètres dont son frère m'avait parlé voilà longtemps, et où Solange ~~fut~~ était déjà.

Ce dimanche-là nous devons partir à six heures, et c'était une heure trente. Tout reposait. Je n'étais pas triste mais vaguement découragé. Alors je pris le vélo de la bonne et partis. La route montait, entre les plaines, amoindrissant la ville, puis, s'étalait entre bois, en lacets, descentes, surprises.

Je voulais revoir Solange. La revoir, une fois encore, lui parler, presque m'ouvrir à elle soudain, ~~faire~~ se dire des « au revoir » classiques. Puis je me demandais comment faire. Elle devait être avec d'autres jeunes filles, s'amuser, rire, et j'aurai l'air de quoi ? Ou alors, je regardai mon vélo prêté, petit, mince, et m'étonnai de la vitesse, sur la belle route ~~ombrée~~ de feuillage, de la marche si simple, souhaitant qu'il n'allât pas se casser, crever.

Au village, je demandai partout : [«] vous ne savez pas s'il y a des guides ici, depuis hier ? » Personne ne savait rien. On m'indiqua un château au parc poétique, et du château on m'indiqua un autre côté. Une vieille femme, sur la route, avait bien vu des guides habillées en bleu, des jeunes filles, mais c'était il y a deux semaines. Alors, je remontai sur mon petit vélo, et continuai. Le soleil brillait toujours, dorait. Un bois épais, serré, mais plein de petits bruits, plein de confiance, bordait la route qui tournait et descendait, facile. Je respire encore l'odeur des vieux chênes et des grosses feuilles vertes. Parfois des chemins s'y enfonçaient, étroits ou larges, mystérieux, lorsque, brusquement, je freinai.

Sur l'un de ces chemins, assez larges, était une voiture à deux places, verte. Je me rappelai ces paroles de Solange à sa mère, dans la cuisine : [«] Tu sais maman, on aura une voiture pour transporter les tentes. [»] Et la voiture était là. Je vérifiai mon vélo, et à toute trombe m'enfonçai

dans le sentier herbeux, plein d'attente, qui tournait, descendait, montait et moi aussi. Ça dura longtemps. Moi, attiré par le mystère tranquille de ces forêts, (troncs, bois multiples), le nouveau de chaque détour, je me laissai aller. À une clairière, il y eut des voix : claires, argentées, des voix de jeunes filles. Joyeux, je me demandai comment lui parler. Deux chemins s'enfonçaient, et les voix semblaient venir de partout.

Je pris l'un : le camp devait être large, et j'étais un peu ému. Je roulais lentement, car ~~ce n'était pas large~~ c'était étroit, et j'écoutai. Les voix se taisaient, reprenaient en chœur : plus de doute. Puis, écoutant toujours, je vis ~~que les voix~~ qu'elles ne venaient que de l'autre côté, de l'autre chemin. Je retournai, me baissant pour éviter les branches basses et pris l'autre. Affaire de minutes. Pourtant, plus de voix, rien. Il n'y avait qu'à poursuivre, quand tout à coup les voix recommencèrent, mais de l'autre côté, de l'autre chemin. Je compris. Rien de terrible : le camp devait se trouver entre les deux chemins, suffisamment loin de l'autre.

À pied, tenant ma bicyclette, je m'enfonçai. C'était inextricable : de petits arbres tout serrés, des toiles d'araignée, des branches qui pouvaient crever les yeux à chaque instant et qui griffaient les bras et les jambes. Enfin, je vis deux formes, puis le reste : deux gros scouts qui construisaient une cabane et qui riaient. Et c'est tout.

J'arrivai au chemin et repartis. Pas vers la route, mais plus profondément dans la forêt, n'importe où aussi, à l'aventure. J'avais compris que je ne reverrai plus Solange. Il faisait toujours aussi chaud, ensoleillé, et je ne savais pas l'heure. Nous devons partir à six heures trente, mais je n'y pensais pas. Le sentier devenait plus large, et la forêt plus touffue, en vallée pleine d'arbres, surtout de chênes, en monticules ~~aussi~~ : c'était une impression de n'en plus pouvoir sortir.

Et je m'arrêtai. Un vrai silence partout, sauf quelques insectes, ~~et je m'allongeai~~, dans l'air lourd ~~et je m'allongeai~~. J'observai le ciel bien bleu et une branche fine qui se mettait entre le ciel et moi.

Je m'allongeai sur l'herbe douce, les brindilles, et observai le ciel bien bleu et une branche fine qui se mettait entre le ciel et moi. Tout autour, je sentais les arbres sans fin, toute la forêt, dans cette après-midi chaude : je songeais que c'était impossible de [la] revoir, que je ne l'avais jamais cru... et je m'endormis.

Réveil dans la même posture, avec la même branche au-dessus : il ne faisait plus aussi chaud, et le soleil n'était plus tout à fait du même côté. Il était tard peut-être, il fallait se dépêcher. Je restai étendu, pris une branche, la cassai, respirai profondément, puis me levant, j'arrivai à m'agripper à ~~une branche~~ un rameau pour voir : je ne vis rien que des arbres, des feuilles, à perte de vue. Alors je bondis sur mon vélo, et à toutes pédales revins. ~~A la grand'route, je revis~~ Tout à rebours : la forêt, les deux chemins ; à la grand'route je revis la même petite voiture verte ; en face un autre chemin s'enfonçait : j'eusse peut-être dû le prendre... Mais à toute vitesse je roulais vers Vichy : la ville s'étalait, en bas, et je m'étonnai [,] comme toujours, que parmi tous ces toits il y en avait juste un pour moi, invisible encore. J'arrivais à peine pas trop tard : au revoir, etc. et une heure après nous étions dans le wagon pour cette sale ville, qui gigote en bas, maintenant.

Voilà ce que je racontai à Coiffard, dimanche dernier, vers la même heure, sous ce beau soleil.

~~Nous parlions d'amour.~~ Et au fond, nous parlions d'amour.

Quelle heure est-il ? Vers les cinq heures sûrement : le soir va commencer, l'après-midi se termine. À Vichy, le soir, c'était Solange qui servait à table, avec sa blouse blanche, sérieuse, et elle me plaisait ainsi.

Lassitude... Beauté, etc. Ce n'est qu'un commencement. Solange est un souvenir de repos : je m'y accroche. Le reste : Métivier, Lakanal, c'est déjà trop loin... Solange m'aurait consolé de Métivier, et je n'ai personne pour me consoler de Solange. Vague...

**[7 avril (1), Nice]**

7 avril. Deux heures.

Mon petit journal, nous sommes à Nice pour Pâques. Voyage bien, temps encore pluvieux. Voilà. Avant-hier avec Coiffard, au café, au premier étage, ce fut bien. Bon. Maintenant, je dois travailler pour le bac. Deux heures de suite, allons-y.

**[9 avril (1), Nice]**

9 avril.

J'ai eu ce que j'ai voulu : des émanations de souvenirs. Sur Raymond. Est-ce vrai ? En relisant, je pensais : « surtout, que ce soit vrai ». Mais j'en suis sûr, sans me rappeler.

C'est maintenant que je peux dire : [«] Je vis des jours qui ne sont plus les miens. » Dégoûtation ! Ville sale et pluvieuse de la Côte d'Azur ; laide ; événements idiots, bars aux Boches, et crapauds ; au bout de tout ça, le bachot, la bachelierie, et le reste. Oui, dégoûtation.

La vie, ça se boit. Parfois, un liquide épais qui fait mal au ventre, lourd ; parfois insipide, sans goût, affreux : c'est mon cas maintenant. Mais on ne peut pas ne pas en boire : car, c'est comme l'opium : si on en buvait pas, on mourrait. Donc, la vie c'est un vice, si le vice existe. Bien.

... Je crois que j'irai à Cabris, me ressoûler la vue de lieux presque magnifiques, et de célébrités : autant dire que je veux changer de verre, et boire autre chose que ce que je bois maintenant.

Odeur de topinambours et de rutabagas à l'horizon... Petit dégoût, sans méchanceté, qui me gratte. Que faire ? Il paraît que les femmes doivent me courir derrière : mais elles me courent devant. Et le reste est en demi-sommeil. Raymond ? Qui est plus, Raymond ou Métivier ? Époque verte, et pleine d'herbe et de nonchalance. Il faut qu'elle revienne, et elle reviendra. Bien. En tout cas, j'espère qu'à Cabris ce sera mieux qu'ici.

[14 avril (4), Nice]

Dix heures.

Qu'ai-je ? Qu'eussé-je ? Ce fut presque comme fou. Dieu, est-ce de ma faute ? Jamais, au fond, je n'ai fait de premiers pas. Venir tout simplement dans la salle à manger et demander si Hélène veut venir se promener avec moi. Non, jamais : parce que j'ai peur qu'elle dise non, et alors je serai tellement en rage que je ne saurai plus que faire. Que c'est bête. Huit jours de perdus. Je me consolai en pensant qu'elle travaille, qu'elle n'irait pas quand même, vu son professorat : mais aujourd'hui, vers quatre heures, je suis descendu chez eux, pour lui rendre son livre et elle était sortie, m'annonça sa mère.

Où ? Avec qui ? Je ne demandai rien. Affreux. Je croyais l'aimer. Ah ! Non ! Idioties. Elle est laide : oui. Son nez est gros. Ah ! Mon petit journal, donne-moi des joies immenses, immenses qui ressemblent à des bonheurs.

Comment faire ? C'est ma fierté peut-être qui gêne tout. Et pourtant, comme garçon, je dois faire le premier pas. Même pour cette histoire de Cabris, c'est elle qui a demandé la première. Ah ! Mon Dieu ! Pour cette malheureuse histoire, voilà une semaine que ça dure. À part ça il n'y a eu que de petites paroles dans la chambre : c'est tout. Ignoble. C'est malheureux. J'aurais pu demander mille fois une sortie quelconque. Dans la conversation, l'autre jour avec la cithare.

- Tenez, on sort demain, ensemble ? Etc.

Ça aurait marché tout seul !!! Rien, rien, je regrette, c'est affreux : oui. Comment faire ? Comment la reverrai-je ? J'ai du chagrin, un gros chagrin. Comment faire ? C'est bien simple : l'autre jour, comme j'ai dit [,] je n'y avais même pas pensé, ni hier, ce n'est qu'aujourd'hui quand sa mère me dit qu'elle était sortie que je compris tout ce que j'avais perdu. Ah ! Comment faire maintenant ? Je suis désespéré, je veux, je veux sortir avec elle, et pas seulement à Cabris mais n'importe quelle après-midi, n'importe quand.

Hier, il est vrai, c'est moi qui suis sorti avec une jeune fille, etc., et elle restée à la maison [*sic*]. Mais quand même ! Pourquoi n'avoir pas demandé ? Aurait-elle dit non ? Ou bien ce « passe-partout » : j'ai déjà promis ? Dégoût, oui... Si elle avait dit ça, ç'eût été pour moi du « refoulement » ! Mais comme ça je veux demander : coûte que... Idiot. Merde. Ah ! [*illisible*]... Non, comment faire ? Oui, la prendre, lui causer, quoi plus ? Bête, bête, je suis bête. Ah ! Demain c'est Monte-Carlo : je ne la verrai pas de la journée, ou bien alors en rentrant, aller directement chez eux, et causer, causer jusqu'à satiété, oui. Et les promesses, des folles promesses. Et obtenir qu'elle vienne me voir à Marseille, absolument. Une fois elle a déjà dit non. Mais recommencer, et l'avoir, ô, l'avoir. Oui, il le faut.

Seigneur, que de cris ! Je me dégage, je me libère. Mais l'avoir, je le veux. Et demain, demain causer avec elle : et puis jeudi me promener avec elle, et vendredi, et samedi, je m'en fous, mais l'avoir, lui parler, voir ses yeux : pourtant je ne l'aime pas. Mais c'est quelque chose de vague, de tellement superficiel que ça ne s'en [*sic*] remarque pas. Oui, je le veux. Aujourd'hui ? Mais quoi. Elle aurait peut-être refusé, puisqu'hier je ne lui ai rien proposé du tout : mais hier tous les espoirs étaient devant (Pour Myriam) [,] Mais maintenant que je suis fixé, je veux, je vais l'avoir, je le veux, je vais, et je l'aurai.

Oui, au fond, peut-être que rien n'est perdu puisque si on avait convenu d'avance j'eusse peiné pour Myriam. Il est vrai que j'y fusse allé ce matin. Ah ! Mais dimanche j'aurais eu l'air d'exagérer et la mère eût défendu Cabris. D'un autre côté ça a l'air un peu idiot du cadeau promis à l'avance et qu'on fait attendre, comme les vieilles maniaques. Maintenant j'ai l'air d'avoir mon plaisir, quelque chose à moi, et elle me le rend.

La crève, oui, la crève ! Ah ! J'en ai marre. Vraiment, assez joué, assez « masqué », assez perdu. Oh ! Idiotie sinistre et ridicule. De quoi ai-je l'air ? Ça me préoccupe ! Car oui, c'est ça. Qu'ai-je perdu ? Rien. J'ai tout gagné : plaire à la maman. Sinon, dérangeant Hélène de son travail, l'emmenant, malgré tous mes sourires et mes airs, elle m'eût cru un « séducteur » et eût empêché

Cabris. Mais maintenant, grâce à ma réserve, sûrement, elle me croit sérieux, ne dérangeant Hélène qu'à bon escient (Gide) et d'une platitude absolue. Tant mieux. Au fond, j'ai le principal. Mais maintenant, ça va changer. J'y vais à fond, à fond de train, oui à toute vitesse, à toute pompe, et je l'aurai. Donc, je n'ai gêné en rien Hélène, et à présent, je la veux.

Au fait, que font les Boches ? Ils bougent et l'Égypte, la Grèce, la Turquie sont menacées. Robots révoltés. Idiots. Je m'en fous. Mais s'ils gagnent, ce sera rageant, dommage, idiot. Pauvres Anglais, ils ont allaité une vipère. Ah ! Hélène, Hélène, à nous deux : attention. Ne m'en veuillez pas ; que c'est bête. Oui, mais je veux.

Ah ! Peut-être douceur !... Jésus...

Seigneur ?... Ah !... Oui... Tout...

... En Moi.

Bon. Étreinte. Je vais dormir.



[17 avril (1), Nice]

17 – Neuf heures.

Hier, dans la salle à manger, Hélène est restée seule : les parents étaient partis au cinéma. Elle ~~était~~ est enrhumée, malade, mal. Hier, pourtant, par instants, elle me plaisait : j'étais debout, à côté de sa chaise et je ne lui fis rien. Que faire ? L'embrasser sur la tête ? J'y avais pensé, mais quoi ! Par moments elle avait un pli des lèvres et une pâleur qui étaient toute envie. Ce ne fut que conversations.

Mais aujourd'hui, ça été complètement loupé. Au ciné, bien : je ne la touchai pas, bien sûr. Puis, en promenade, elle se mit à marcher d'un pas saccadé, vif, me montrant les vieilles rues comme un guide : elle semblait vieille elle-même, toussait, à tel point que l'employé de l'agence des autobus lui dit : « au revoir madame » [.] Et tout cela avec un air pressé ; moi, je la suivais, souriais parfois, parlais peu. À un moment, accoudés au-dessus de l'eau, je parlais d'impressions [*sic*], d'une voix lente, et crus que quelque chose s'était renoué. Puis elle toussa à nouveau et nous rentrâmes.

J'étais déçu. Elle me dit, entre autres [.,] que je lui étais sympathique, etc.

À la maison, toute pâle, elle s'appuya sur la porte.

- Comment ça va ?

- Oh ! Mal, vous voyez.

Alors je lui rappelai, avec reproche qu'elle n'avait pas voulu aller moins vite, ni me dire ses états d'âme de jadis, etc.

Elle sourit.

- Vous voyez bien Boris : je suis malade.

Puis la mère est arrivée, nous a menés à la salle à manger, et nous avons ri, causé, et l'une des petites sœurs m'a même embrassé. Ce fut bien tout d'un coup : la salle à manger, intime, la mère qui mettait la nappe, Hélène allongée sur un fauteuil et les sœurs penchées sur mes genoux. Et j'allai manger. On avait parlé de mon départ, des regrets, du retour, etc.

Impression totale ? Misère. Oui, misère, parce que l'autre jour je ne pensais qu'à l'avoir, et hier soir la possibilité m'était donnée. Je n'ai rien fait. Sans raison, au juste. Quelque chose m'empêchait, même rien de grave : embrasser son front. Elle était assise, la tête basse. Mais, parfois elle avait un tic, un plissement de ses joues un peu trop grasses, pâles, qui étaient tout. C'est vrai qu'en y pensant après, je regrette : le dégoût n'était pas terrible. Mais tout de même, ç'aurait été artificiel : cet artifice est terrible, il est presque partout. À Cabris, avec la dame, c'était sans aucun désir, rien que pour voir. Hier, c'eût été la même chose. Se serait-elle laissé faire ? Ah ! c'est bête peut-être. Coiffard se moquera à nouveau. Il aura raison. Mais pourtant, je sens encore maintenant que c'est presque impossible : je ne la désire pas. Parler, oui, et plus loin, à la rigueur, mais sans rien de ma part. Puis je craignais qu'elle refuse Cabris. Ah ! Autre idiotie : à cause de l'état d'Hélène nous n'y sommes pas allés. Pouah !

Demain, elle travaillera toute la journée : je ne la verrai sûrement pas ou très peu. Tant pis. Autre chose : ma froideur l'a peut-être refroidie : mais au fond, je ne suis pas froid : je lui donne le bras, je lui caressai les cheveux : mais c'est tout. Qu'en pense-t-elle ? Du bien ? Pour l'été ? En tout cas, à Boulogne, nos longues promenades sur le port, enlacés avec Raymond, c'était le véritable, le grand amour, à côté de la « marche pressée » d'aujourd'hui. Enfin. J'espère toujours que j'arriverai bien à mettre un petit baiser quelque part. Sinon, tant pis. On ne peut pas dire que j'ai été bête : est-il nécessaire d'embrasser tout de suite, de serrer ? Ne peut-on pas, au début être gentil, aimable, la toucher de-ci de-là ? Elle le voulait peut-être. Pour les cheveux elle se laissait faire, mais au baiser elle se serait cabrée, j'aurais eu l'air bête, etc. Ç'aurait pu être une gaffe. Or je ne l'aime pas assez pour en faire : elle me plaît, même beaucoup, simplement. C'est de la tendresse. Demain, j'espère la voir.

[17 avril (2), Nice]

Quatre heures.

Je me vengerai, salope : elle prend des airs maintenant : me parle puis s'arrête, travaille : je dois partir. Je redescends pour rendre le journal : aussitôt la porte de la salle à manger se ferme. Et pourtant elle n'y travaillait pas : elle causait avec une cliente. Idiotie. Je hais les femmes [,] elles me dégoûtent. Ah !

Non, quand même : je suis loin de la souffrance mais c'est la rage, le dégoût. Ah ! Quand même, quel découragement. Quel dégoût. Ah ! Non. Moi, Moi, ne pas m'aimer, me fermer la porte au nez ; ridicule cochonnerie. Foutre le camp, et loin, et s'abîmer, ne plus sentir cette mauvaise odeur : je pars demain. Et je regrette, vaguement. Donc, il n'y aura rien eu. Dégoût, c'est à en pleurnicher. Son sourire faux, sa face grasse : elle me dégoûte, je la bannis, tout. Crachat. Ah ! c'est assez douloureux. Ce n'est pas mon cœur qui est pris, c'est ma tête. Que faire ? C'est ça : que faire ? Elle ne me connaît plus. Rien à espérer pour ce soir : elle ira se coucher tôt, oui, tôt. Oh ! Rage. Rien à faire. Je gêne. Rien ! Je n'ai personne qui puisse me consoler sans me connaître. Personne. Oui. Je ne l'aime pas : j'aimais d'elle quelque chose : parler. Et puis non, rien : même pas ça. Crapulerie. Oh ! Que faire ? J'ai mal quand même.

[17 avril (3)]

Huit heures.

Le chat miaule d'amour

**[X]** Je vais miauler, japper, je ne sais plus.

C'est affreux, pour souffrir [,] d'attendre son tour.

Aujourd'hui il a plu, il n'a pas plu.

Pour vous voir je suis resté des heures, des heures par terre.

Et en bas vous parliez et je ne savais pas quoi faire.

C'est la nuit ; c'est la dernière nuit, vous le savez bien.

Vous vous rappelez ? C'était si bon de causer dans votre chambre.

Mais maintenant pourquoi fermez-vous la porte, quand je viens ?

Je suis mal, très, je ne sens plus mes membres.

Pourtant je ne vous aime pas, pas du tout.

Je veux partir, je veux rester, je veux de vous.

Ah ! Vraiment, vous haïr, avec haine, mais ça vous est égal,

Moi je vous souhaite le plus grand malheur, le plus grand mal.

Et alors je ne vous aimerai plus, je vous mépriseraï de mon mieux.

Mais maintenant la détresse m'a esquiné les yeux.

17 avril (4), Nice]

Neuf heures.

Je suis descendu à tout hasard : la mère m'a parlé, et le père. Hélène était au lit. Ah ! Non ! Et pourtant la maman était si gentille : elle a pris un gros album et m'a montré toutes les photos. Voilà. Hélène, elle [,] a encore pris plus d'ampleur : je viens de voir des photos d'elle aux sports d'hiver. J'ai mal. Oh ! C'est une vague envie de je ne sais quoi. Hélène : je souffre à cause d'elle. Non, c'est fini : je ne reviendrai pas. Avant le dîner, j'étais descendu dans la salle à manger, et la cliente, là, toujours la même, parlait, parlait, et Hélène pendant ce temps dessinait. Puis elle se leva et partit. La cliente piaillait toujours et elle dit, en passant :

- Alors, vous comprenez [,] Hélène viendra me voir à Salon quand elle sera à Aix.

Et elle continua. C'est tout. Hélène ne ~~veut~~ peut pas venir d'Aix à Marseille : une heure de tram. Mais elle le peut pour Salon, quarante kilomètres, de route. Mais maintenant je comprends.

Cette cliente a un fils à Salon, le plus jeune de ses trois qui n'est pas prisonnier : elle en parle avec enthousiasme : polytechnicien, travailleur formidable, et... très bien, paraît-il. Or sa mère va le rejoindre à Salon : c'est pourquoi Hélène ira les voir avec plaisir, d'autant plus qu'elle a vingt-et-un ans.

Il n'y a rien à faire. Je ne plais pas. Non. Mais qu'est-ce que j'ai ? Au début, à Boulogne, à Vichy, ici, je plais beaucoup : paroles, rires etc. et puis, brusquement quelque chose se casse, et je ne plais plus. C'est clair que je plais beaucoup moins à Hélène depuis deux, trois jours au moins. Ça se voit tout de suite. Pourtant hier, après ma promenade, j'avais l'air de lui plaire encore. Mais aujourd'hui c'était la fin de tout. Pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

Hier, quand je suis arrivé de promenade (sur le vélo prêté par le père) la maman m'a emmené au salon, et s'est mise à appeler :

- Hélène, Hélène, Boris est là !

Et une voix fatiguée (exprès, sûrement) répondit :

- Attends, tout de suite.

« Là, là, pensai-je, mademoiselle veut se faire attendre. »

Puis elle entra, on se dit bonjour, la conversation devint amicale, chaude, j'étais assis et elle faisait mon portrait. Mes parents m'appelèrent, et j'allai dîner. J'avais demandé à Hélène de ne pas aller se coucher aussi tôt. Elle sourit, gentiment, et me dit qu'elle était malade et ne le pouvait pas. Aujourd'hui vint. Le matin je sortis avec l'une des sœurs. L'après-midi, le supplice commença. J'étais dans ma chambre, travaillant, et je voyais Hélène, allongée sur une chaise longue, en bas, sur le balcon. Je descendis. Je n'osai pas m'enfoncer dans le corridor (pour quel but ; la mère aurait vu que je dérange [*sic*] Hélène qui travaillait). Alors je pris la clé du 12. La mère passa. On parla du temps et je lui dis que j'allai travailler. Elle m'accompagna d'un : [«] bon courage [»] et je remontai l'escalier. Dans la chambre de mes parents le balcon se trouve juste au-dessus de celui d'Hélène. Je fis semblant de ne rien voir et ~~avait~~ écartai les volets avec fracas. Elle leva la tête, et, moi, me penchant avec négligence, je fis :

- Tiens, bonjour, Hélène.

Sa voix fut faible ; et son sourire :

- Bonjour.

- Vous travaillez ?

- Oui.

Je lui demandai comment elle allait, etc. [,] elle me répondait. Et nous nous parlions comme ça, elle du premier étage, moi du second. Il y eut un silence, et je la vis reprendre son livre, et s'y enfoncer, comme si je n'existais pas. Je restai encore un moment, la regardant : elle ne leva pas la tête. Et je partis, doucement (c'est idiot : elle n'attendait sûrement que ça). Je rentrai dans ma chambre et fus une heure à boulonner. Mais déjà sur le balcon il n'y avait plus Hélène.

Je redescendis raccrocher la clé du 12 et rendre un journal à la mère (prétexte, toujours). Dans la salle à manger régnait une conversation bruyante, et dès qu'on me vit par la glace la porte se ferma. Puis la mère vint, etc. mais le principal était fait. Je remontai, m'affalai sur le lit « Que faire, que faire ? » Je me relevai, redescendis raccrocher ma clé et rencontrai les deux sœurs : mêmes paroles dans la salle à manger entre Hélène et la cliente (Madame Trémollière), et même porte qui se

referme dès qu'on me vit. Je sortis, sans rien, ne me disant même pas : demain ce sera déjà fini, demain. Non. Je pensais à autre chose.

Je voyais une scène de vengeance et de pardon. Le soir, par exemple, (ce soir) ou demain matin au moment des adieux, Hélène qui me dirait : « Alors, on s'écrira Boris. » Ça se passerait dans la salle à manger, et au moment [où] tous en seraient sortis, je me voyais fermant la porte, et disant méchamment à Hélène :

- Hélène, pour qui me prenez-vous ?

Et, tout en marchant par l'avenue de la Victoire, je voyais le visage d'Hélène, à ces mots. Je serrai les poings et je reprenais entre les dents, avec le décor dans la tête :

- Vous me prenez pour un autre sans doute.

Elle devait devenir pâle, et ne rien répondre. Je continuai :

- Ah ! Je me suis bien trompé, sur vous, oui. Moi, qui avais un peu confiance, qui aimais si bien vous parler. Ah ! Mais maintenant je comprends : bien sûr, je vous ennuyais avec toutes mes paroles, vous qui auriez préféré parler sardines avec Madame Trémollière.

Ici, en traversant la place Masséna [,] mon cœur battait double de rage et serrant la mâchoire, je reprenais presque à haute voix.

- C'est honteux. Vous êtes une hypocrite, il aurait fallu me le dire que j'étais embêtant et ne pas me laisser parler. Oui. Moi je croyais parler à un peintre, à une artiste, mais je ne parlais qu'à un professeur, à un pion.

Je marchais d'un pas vif, par la rue ~~de France~~ Gioffredo ; je haletais un peu et continuai.

- Et vos manières, Hélène, vos manières de vous conduire avec moi. Je vous parle et brusquement vous vous mettez à travailler me signifiant le départ. Et pourtant, après, vous piaillez toute l'après-midi avec la Trémollière et dès que j'arrive on me ferme la porte au nez. Ce sont des airs que vous prenez, de grande dame : comme toujours, celles après qui on court le moins en montrent le plus. Et vous croyez peut-être que je ne pourrai pas me passer de vous ? Ha ! Pauvre Hélène. J'en ai eu d'autres, vous savez. Mais ça m'a dégoûté, c'est tout avec vos façons de vieille maniaque. En tout cas, maintenant, je suis fixé : je ne viendrai pas l'été, soyez tranquille, et je ne reviendrai jamais, et la seule chose que je souhaite c'est de ne jamais vous revoir.

Vlan ! À ces mots, je devais ouvrir la porte, et la mère y était, derrière, toute pâle, émue.

- Boris, vous vous conduisez comme un malpoli, vous entendez, comme un mauvais garçon.

Devant la mère je ne répondais rien, et Hélène, que je ne voyais pas, jetait faiblement :

- Arrête, maman, arrête.

Puis la scène continuait. Je m'en allai, vers l'escalier, et à ce moment, Hélène, comme folle de désespoir, se précipitait dans le corridor vers sa chambre, et je l'entendais sangloter.

Alors je devais arranger ma cravate, et frappant à sa chambre, entrer.

Hélène était en pleurs, sur le divan. Alors, je disais, un peu surpris :

- Vous pleurez, Hélène ? Excusez-moi, je ne savais pas.

Et me mettant à côté d'elle, je la consolai, et je l'embrassai.

Voilà quelles étaient mes pensées pendant que je marchais rue Masséna pour m'acheter un livre. Au retour ce fut à peu près la même [sic]. Les mêmes scènes, les mêmes paroles : « et vous n'êtes qu'un pion. » – « Ne jamais vous revoir. »

Mes parents étaient déjà rentrés.

Je goûtai et descendis dans la salle à manger pour je ne sais plus quoi. Hélène y était, avec la dame, la mère. Et la conversation continuait, plate, idiote. De temps en temps Hélène me regardait et je détournai la tête. Je n'arrivai pas à lui dire quoi que ce soit et ne m'adressais qu'à la dame. J'étais assis sur une chaise et la mère demanda à Hélène si elle faisait mon croquis (elle l'avait commencé hier et devait le finir) [.]

- Oh ! Non, maman, je fais de l'anatomie.

Puis elle se leva et partit. La Trémollière continuait toujours à me parler de ses fils et mes parents m'appelèrent pour dîner. Après dîner, j'ai attendu et je suis descendu. Hélène était déjà couchée, et la mère, gentille [,] me montra des tas de photos. Voilà. C'est la dernière nuit. Plus de salle à manger,

plus de cithare, plus d'Hélène. Le dernier soir, il y a trois jours, je l'ai manqué. On était là, tout seuls, j'aurais pu l'embrasser : mais rien. Le lendemain maman me demanda :

- Vous vous êtes embrassés ?

J'avais honte de répondre que non. Ah ! Pourquoi ? Elle était malade, endormie, ah ! idiot, je suis bête. C'est depuis ce soir-là qu'Hélène me méprise : elle doit me croire un timide du dernier degré, un effrayé. Et naturellement, le lendemain ce n'est pas au cinéma que j'aurais osé. Ah ! Quand même. Hier, pourtant je croyais replaire. Mais aujourd'hui... Demain je ne la verrai peut-être même pas. Elle va à la messe, etc., ou bien au revoir officiels, entre toute la famille, sans promesses, sans rien. Eh ! Non, non, pourquoi tout ça ? Marseille, cette sale boîte, ces cochons de copains, tout ça cette poubelle, cette boîte à ordures, il faut y revenir, et savoir qu'Hélène ira « se consoler » de moi [,] à quarante kilomètres plus loin, avec le fils de la vieille. Non, non, pitié, oui, vraiment, je souffre presque pour de bon. Je ne sais plus. Oh ! Oh ! Oh ! J'ai mal, mal, tellement mal. J'ai un bobo. Oui, un vrai. Non, vraiment, je ne sais plus !...

Je reprends, je ne peux me séparer de ça. C'est comme si je parlais avec Hélène, bien que maintenant je sois à demi déshabillé. Comment que ce sera demain ? Où la verrai-je ? Et comment ? Et pour la voir seule ? Et est-ce que je laisserai ma fierté un peu tranquille pour demander le premier si on s'écrira ? Mais qu'a-t-elle pour moi ? Ce soir la mère, a dit avec un sourire :

- C'est toujours le jeune homme qui doit demander le premier à une jeune fille.

Elle disait ça à la sienne qui voulait se marier avec moi, mais avec un sourire à mon adresse. Est-ce pour Hélène ? Hier, pourquoi a-t-elle crié : [«] Hélène, Hélène, Boris est là [»] ? Et l'autre soir, aussi pourquoi lui a-t-elle dit :

- Alors, tu regretteras Boris ?

Et Hélène, avec un sourire :

- Oui, bien sûr.

Tout ça, ça a l'air bête. Ah ! là ! là ! Tout de même, ça fait du mal. Oh ! Oui. Au fond Hélène va peut-être se marier avec le fils à la vieille. Et puis dégoût, dégoût, dégoût ! Et la souffrance est collée à ce dégoût, ah ! Non vraiment, assez, oui, ah !...

[10 mai, Marseille]

10 mai. Neuf heures.

Comme c'est drôle : voilà un cahier vert, mon petit journal.

Voilà deux semaines, douze jours, que l'autre cahier était terminé. Et je me suis dit d'aller en acheter. Puis je me souvins qu'à Toulon j'avais acheté trois cahiers, même quatre. Il devait m'en rester deux. J'ouvre la valise et je vois tout de suite : ~~des couleurs~~ deux cahiers, sans même les ouvrir je les sais neufs : des couleurs connues, mais sur quoi je ne me suis pas penché.

Juste un an ! Ah ! là là ! Je m'en souviens avec détails. Que de changé ? [sic] Moi, un type auquel on ne répond pas. Qui bâche en sourd, et qui rêve, la nuit. En tout cas, cette nuit mon rêve était pittoresque. Une allée d'un parc, une grande allée, verte, tournante. Là était un piano et une jeune fille jouait : je l'écoute et je m'aperçois soudain qu'elle joue d'une manière merveilleuse, et quelqu'un me demande, ma mère je crois, « Elle joue bien n'est-ce pas ? » Moi je regarde la blonde jeune fille et ne réponds rien. Et ma mère lui dit : « Au revoir Hélène. » Soudain me voilà sur une terrasse, tout en haut d'une montagne et en bas tout est petit, minuscule. Je suis assis sous le vent fort avec trois jeunes filles quelconques. Et soudain je dis : qu' [sic] est-ce qui se mettrait debout sur le rebord ? Elles rient. Alors je me mets debout, regarde le paysage immense, et pris de vertige, je me penche : le vent souffle toujours, les jeunes filles crient et moi je réussis à me pencher en arrière, et à ne pas tomber. Puis, l'une des jeunes filles joue du piano, sur cette terrasse, et ma mère me dit : « Elle joue bien, n'est-ce pas ? – Oui, pas mal. » Et nous voilà de nouveau, dans l'allée, ma mère et moi. Mais cette fois-ci il y a du vent, et les beaux arbres verts se tordent. Je revois la jeune fille blonde au piano, et elle joue, si bien, merveilleux que je dis : « Oh ! Tu vois maman, c'est elle qui joue mieux. » Et je pense que le piano aussi doit être meilleur, un Pleyel. Je regarde : il y avait écrit quelque chose comme River ou Rivière. Et la jeune fille qui jouait avec de tels mouvements me semblait dans un rêve, elle-même, au mien [sic].

Puis, me voilà dans une maison : une grande maison neuve, et là, on me cherche. J'ai fait quelque chose de mal et il ne faut absolument pas qu'on me trouve. Alors je me cache, je cours d'une chambre à l'autre : et soudain, on me poursuit, on me rattrape presque, et je me dis il ne faut pas : il ne faut pas, je me sens léger, je cours et je trouve brusquement un coin de mur : je me précipite, pousse, et le mur s'ouvre, me laisse entrer, se referme : je suis sauvé. Alors je vois (comment, je ne sais pas) mais je vois les autres qui me cherchent, se penchent par terre. Et moi je suis content, heureux, et soudain, qu'est-ce qui me prend, je me décide de me moquer d'eux, d'ouvrir un peu cette porte, et au moment où je l'ouvre, je pense : « je suis perdu ». En effet, tous, aussitôt, ils se précipitent sur moi, je n'ai pas le temps de refermer, et on commence à me battre : moi tout seul contre eux tous. Pendant qu'on se bat ainsi, à mort, je sens que je les aime et qu'eux, ils m'aiment aussi. Puis, il y en a un qui me donne un coup de couteau : je tombe, on arrête de se battre, ils me caressent, me consolent, tout à coup l'un crie : du sang ! Et je sens quelque chose qui me coule de la gorge. Lui, a un air effrayé. Alors, je comprends que je suis perdu, que je vais mourir, et je crie : Ah ! oh !...

Et je me réveillais. J'étais très calme, pas agité du tout, comprenant très bien que ce n'était qu'un rêve. Mais je pensais : « que c'est bête » et au fond : « que c'est drôle. » Comme souvent, je refermais les yeux pour revoir les mêmes figures, ou bien je me rappelais d'autres rêves : une route qui tourne dans des montagnes – couvertes de neige, et sur la route très large, sur les montagnes qui ne sont pas hautes, (le ciel blanc aussi semblait très bas) [,] il n'y avait personne, personne, et je sentais une immense pitié.

Aujourd'hui en revenant de classe à onze heures, par la rue Paradis, j'aperçois soudain un tableau inoubliable : une jeune fille, blonde, les yeux bleus. Mais d'un blond fin, doré, des yeux très bleus, mais calmes, immenses, et allongés, et toute la tête enfantine, se trouvant là comme un peu par hasard, avec des lignes bien tracées, tranquilles, la peau vaguement brune, et tout ça extraordinaire

fameux. Cette jeune fille, ces yeux, c'est la musique de mon rêve, cet extraordinaire allègement de beauté, d'yeux, de songes, de ceux qui n'existent pas.

En tout cas, dans mon rêve, je sens toujours ceci : ma puissance. Si l'on me poursuit, et qu'il n'y a rien à faire, je pense : maintenant je vais m'envoler, et d'un bond je saute aussitôt quelque part et m'éveille. Il est vrai, que dans mon rêve même, je me dis : « c'est un rêve, il faut en profiter pour voler comme les oiseaux. » Mais cette peinture est vraiment un rêve qui se détache. Je demanderai peut-être, au magasin [,] de qui c'est.

Histoire de rêve... Mon petit journal, je vais dormir. Et...

[26 mai (2), Marseille]

Onze heures trente. Aujourd'hui, fin mai, c'est une ironie du climat : pluie fine, gros nuages, et vent violent. Ce matin, j'ai repensé tout à coup à l'article d'hier sur Gide, « grand écrivain », etc. et ai senti à nouveau quelque chose de sympathique. Alors, tout en déjeunant, j'eus envie de lui écrire (je m'aperçois que j'aime beaucoup recevoir des lettres ; je n'en écris que pour en recevoir : c'est un plaisir dont je suis si privé), et je composai une lettre dans ma tête. Maintenant je vais l'écrire, après avoir terminé mes « révisions géographiques », en plus des changements naturellement que verra ma mère.

Maître ou l'autre : les deux alternés.

Maître (ou : cher Monsieur Gide, je ne sais pas)

Je vous écris ~~un mois~~ juste un mois avant le « fatidique » bachot. De sorte que tous les jours c'est un travail acharné où il faut apprendre par cœur. Voilà donc une année scolaire presque finie, passée tant bien que mal, avec assez de peines et même de chagrins. Et vous, Maître, comment vous portez-vous ? J'aimerais tellement vous voir, à nouveau, vous parler. Pourrai-je venir cet été un peu, si je réussis mon bachot ? (Car si je ne le réussis pas, je travaillerai en damné.)

Parfois je repense à mon séjour à Cabris : je n'ai pas su profiter de mon plaisir et me suis conduit comme un petit garçon. Mais maintenant, j'ai un an de plus (dix-huit ans, le 28 mai) et cette année m'a modifié. Le dédain, le mépris, peut-être même la pose, tout cela s'est évaporé. Ce qui reste, ce n'est presque rien. Et je pourrais vous dire aussi tout ce que j'ai fait (pas grand'chose) et lu, pensé (idem). Mais même pour cela, je n'ai plus le temps : les livres attendent, avec impatience, sur la table : ces livres de classes sont de vrais tyrans ! Malgré tout, Maître, répondez-moi. Une lettre de vous, me ~~cause~~ donne toujours un tel plaisir, et que je garde dans une petite boîte.

Au revoir Maître, et excusez-moi de vous déranger ainsi.

Boris Schreiber

P.S. J'habite au 2 rue Colbert. Marseille (B.-d.-R.)



**[27 mai (1), Marseille]**

27 mai. Onze heures.

Et voilà : demain c'est mon anniversaire : et maman, papa m'ont tout souhaité : chers parents, si bons, oui, et tout. Demain, le 28, j'ai dix-huit ans. Vraiment, l'âge charmeur : que tout soit bien, et bon aussi. Voilà. Pensées. Toute-puissance infinie, inconnue de l'origine... Seigneur, perception d'attouchements en quintessence, et aussi, là, abandon vers cela...

[13 juin, Marseille]

13 juin. Huit heures trente.

Journal, ah, oui, je travaille : dans onze jours le bachot, alors bien sûr, tu comprends, vous comprenez, je bâche, je veux réussir, et j'espère réussir.

Et puis pensées, ~~tout~~, oui, voilà...

Bon. J'espère bien passer ce bac en juillet, maintenant : vraiment, après l'avoir attendu dix ans. Quand je me souviens du collège Sainte-Barbe en dixième, les petits camarades, cette Geneviève, entre autres, toutes les classes suivies normalement, en général bon élève : je n'ai eu qu'une classe de mauvaise : la cinquième, et j'ai encore je passai [*sic*] sans examen ; et cette année, même, où j'ai cru que ce serait la fin, eh bien j'ai onze en moyenne générale et j'eusse passé encore sans examen. Jusqu'en première je n'ai jamais [mot manquant] d'examen, ou plutôt jusqu'au bac. Donc je peux compter, avec toutes les bonnes places que j'ai eues, comme un « bon élève », oui, et ainsi j'espère passer le bac. Après, on verra bien...

En tout cas c'est drôle : maintenant, les derniers jours vraiment scolaires, je me rappelle, souvent, pendant mon travail, les premiers. Le premier jour à Sainte-Barbe avec Madame Michèle pour maîtresse. C'était dans un des bouts des immenses couloirs de cet immense collège. Je me souviens que dès que nous fûmes assis, le matin d'octobre, la maîtresse m'envoya au tableau et me demanda d'écrire un nom [,] n'importe lequel, celui que je connaissais, mais sans faute, naturellement. Alors, tout fier, (il n'y en avait pas beaucoup qui en connaissait, de noms, en classe) je pris la craie et écrivis lentement le seul mot que je connaissais sans faute : « maison », et ce fut « maizon ».

Et la maîtresse se mit à rire.

Un autre jour la maîtresse nous demanda d'écrire sur un papier tous les grands hommes que nous connaissions. Déjà, j'en connaissais pas mal et je mis de toutes mes forces : Henri IV, Jeanne d'Arc, La tour Eiffel. Quand je montrai ma liste la maîtresse me demanda qui était La tour Eiffel. Je lui répondis que c'était un grand homme qui avait construit la tour Eiffel. Pendant ce temps-là, en classe, personne ne riait : tous ces petits garçons et petites filles devaient être de mon avis. Et la maîtresse, gaiement [,] nous expliqua que le grand homme ne s'appelait pas la tour Eiffel mais simplement Eiffel, et que [«] tour [»] c'était un nom commun, la tour etc. C'est ainsi que j'appris assez de choses en dixième, toutes choses qu'aujourd'hui déjà j'ai oubliées. En tout cas, même la dixième ce fut le bon temps. D'abord j'étais premier partout : en addition et en soustraction (c'est en multiplication que les difficultés devaient commencer). En grammaire, je savais toujours ce que c'était qu'un « adjectif qualificatif ». Mais surtout, ~~en~~ dans la cour, comme j'étais le plus fort, j'étais le « chef ». C'était des jeux, des braves jeux : cache-cache, chat perché, batailles, (je me rappelle vaguement qu'il y avait même des drames). Et aussi chaque mardi on allait au Luxembourg et c'était charmant. À Paris j'ai sur le mur la photo de toute cette classe de dixième : c'est drôle. C'est cette même année, en classe, que je tombai amoureux de Geneviève Caussade, mais ça, oh ! non, ça, personne ne le comprendra jamais. Un tel amour n'exista pour moi qu'une fois, à huit ans. Et au fond, ce n'est pas étonnant : je me retrouve, je me reconnais, seulement, il y a dix ans (il n'y a que dix ans ?) ! Tout mon cœur, tous mes sentiments, s'offraient, sans abri, au premier venu : je ne pouvais donc ni les cacher aux autres ni les dominer moi-même.

Chaque jour, j'allai à ce collège avec joie, extase presque ; tout ce que l'on faisait : poésie de Noël, chansons avec une autre maîtresse, promenades, était ravissant. Et Geneviève dans tout cela formait un détail charmant, doux, d'une hallucination enfantine. Un jour dans la cour, Marthe (cette pauvre Marthe) me présenta à une petite fille qui avait une robe rouge en laine avec des points blancs. Et cette petite fille qui était brune, des cheveux noirs, beaux sûrement, ondulés se mit à sourire. Et alors, je crois que je tombai amoureux d'elle. Ce sourire était pour moi ce qu'il y avait de plus charmant et de plus tendre. Tout était bien : comme j'étais le chef de la classe, toutes les petites filles m'aimaient, et Geneviève était ma « protégée » officielle. En classe nous nous mettions l'un à côté de l'autre, mais le principal c'est l'impression : de la tendresse, mais la quintessence d'une

tendresse ravie, extasiée ; un bonheur très simple, au fond : la voir. À huit ans, pour certaines choses, voir doit être égal à posséder, et ne plus voir à perdre. On n'éprouve pas le physique puisqu'on ne sait pas ce que c'est, mais on le sent, cette sensation se traduit par la vue. Comme c'était merveilleux : je possédais Geneviève tout le temps puisque je la voyais, je la voyais toute la journée, en classe, en cour, en promenade, en rêves, en pensées, en tout. Je nageais dans un bonheur dont je ne me rendais pas compte : je buvais littéralement.

Hélas ! Après tout un été où je n'avais pensé qu'à elle, qu'à elle, on me fit sauter une classe parce que j'étais trop fort, et ce fut fini. Le sentiment du premier jour de classe, quelque chose d'affreusement triste et de gai n'a pas changé depuis, pour moi. Mais en huitième ce fut la classe maudite : punitions, moqueries ; tout cela, parce que de plus fort j'étais devenu le plus faible, et restai fier. Quant à Geneviève, elle passa en neuvième, et un autre petit garçon, bien mignon, fut son chevalier servant. Parfois on se rencontrait dans le couloir d'une classe à l'autre ; je la regardais tristement, et elle souriait, en passant vite. Chez moi, pendant ce temps [,] c'était des histoires : on n'était pas très riches et tous étaient mieux habillés que moi. Alors je souffrais de mon manteau trop court, de mes culottes rapiécées, trop longues, je restais des heures et des heures devant la glace pour me peigner : les cheveux lisses, lisses ce n'était pas normal, et ma mère me le fit comprendre. ~~Un seul~~ Pourtant j'avais réussi à prendre un châle, et avant d'aller en classe, je le nouais, le dénouais, le renouais, et ce n'est que « élégant » d'une pauvre élégance, que j'allais à neuf ans au collège. Et malgré tous mes efforts « désespérés », Geneviève ne faisait aucune attention à moi.

Oui, quel drôle de temps ce fut.

Je ne faisais rien en classe ; étais stupide, abruti ; je ne pensais qu'à Geneviève, mais plus comme il y a un an, cette pureté délicieuse : non, c'était « sombre ». Oui, c'était sombre : je n'étais pas assez bien habillé pour elle, et je ne pensai qu'à ça. Un seul malheur existait : les culottes qui dépassent sous le manteau.

Les miennes dépassaient, longuement : mais les autres, oh ! les autres : ils avaient des manteaux bien longs, en beaux tissus gris (les gris surtout me plaisaient) et larges, commodes. Ce que j'éprouvais devant ces manteaux est infaisable [*sic*] : de l'envie, une envie – comment dire : désespérée. Je ne pensais qu'à ça : avec un beau manteau gris bien long. Tous ces autres petits garçons étaient pour moi, je ne sais pas, des héros, des héros magnifiques, qui portaient des manteaux superbes et qui pouvaient faire n'importe quoi. J'étais sûr que dès que j'aurais un manteau, je plairais à Geneviève.

Alors, à force de souffrance, une idée me vint : rouler mon pantalon pour le rendre plus court que le manteau : mais ça faisait trop mal. Alors, je ne savais plus quoi faire, et j'étais amoureux, amoureux fou de cette petite fille de huit ans. Un jour, elle courait en sens inverse dans le corridor, et j'ouvris mes bras : mais elle passa à côté en riant. Et à mon père je racontais tous mes succès de classe : et je mentais, mentais, car j'avais des zéros partout. Mais à ma mère je ne parlais que de Geneviève, et de culottes. Enfin, un jour de mars, ma mère m'emmena ~~dans un~~ au Printemps, et m'acheta à peu près ce que je voulus : socquettes blanches, culottes gris clair, chemise bleue, et surtout le chapeau en toile blanche des marins américains que j'avais vus dans un film : je me regardai dans la glace et me plus, me plus ! Le lendemain j'arrivai, pimpant, en classe. C'était en étude. La maîtresse me demanda d'aller dans une autre salle pour remplir son stylo : j'y allais et toute la bouteille d'encre me tomba dessus, et la maîtresse se tordait de rire. À midi, je rentrai, vite, en courant : on me regardait : mon pantalon était devenu gris bleu. Et je ne me souviens plus de ce qu'il y eut après. Nous habitons à l'hôtel deux petites chambres, et j'avais caché au collège où j'habitais. Seulement, dans ma rue, il y avait une maison magnifique, blanche, avec un beau balcon au septième étage. Alors je disais que j'habitais au septième d'une maison blanche. Mais une petite fille, un jour me jeta : « oh ! au septième, ce sont les bonnes qui y habitent. » Alors, anxieux, je lui répondis que nous avions aussi un appartement au troisième.

À la fin mon père fut mécontent des procédés de ce collège, écrivit au ministère et je partis. Et Geneviève s'évanouit. Mon enfance eut ensuite des jours heureux, pleins (une petite fille russe à Saint-Chéron, quelle douceur) [.]

J'avais dix ans, elle neuf, un bambin de cinq ans était notre fils. Nous nous promenions toute la journée bras dessus, bras dessous ; nous nous faisons de petites cabanes dans les fourrés, et tout cela, c'était tellement tendre, que nous ne pouvions pas nous séparer, et le matin, dès que je me réveillais, je courais dans sa chambre et je me mettais dans son lit, à côté d'elle. Là, nous parlions de nos pères : pour nous, le premier homme du monde c'était Lénine, le deuxième Staline, puis en troisième venait mon père, ensuite le sien, et après tous les autres hommes. Mais un jour, dans la cuisine, je racontais à Madame Bernstein que je m'étais couché dans le lit de (j'ai oublié son nom) [.]. Elle me dit : « tu es fou » [.]. Alors je compris que ce ne devait pas être très bien et je lui répondis que j'avais dit ça pour rire.

Mais un jour nous dûmes nous séparer : longtemps à l'avance, nous convînmes qu'au moment des au revoir nous nous regarderions longtemps dans les yeux, ~~c'est ce~~ pour jurer de nous revoir. C'est ce qui arriva : le train entra en gare d'Austerlitz : on se dit au revoir : sa mère, la mienne, et la petite fille et moi nous sommes regardés longtemps dans les yeux. Et depuis je crois qu'elle est en Russie, et je ne l'ai plus revue.

Les années passèrent, les classes, les vacances. Et c'est brusquement, il y a deux ans, qu'en passant par la rue Berthelot, je vis la rue Vauquelin, et me souvins que Geneviève, un jour en dixième m'avait dit habiter au 23. Mais ce fut tout...

Ah ! J'ai du travail. [illisible].

[18 juin (1), Marseille]

18 juin. Deux heures.

Dans cinq jours, le 24, c'est le bac : j'ai fini toutes mes révisions. Il me reste encore du temps pour en revoir, de-ci, de-là.

Maintenant, plus de souvenirs, plus de pensées « externes » ; rien qu'internes. Cet après-midi à la bibliothèque, j'ai feuilleté un *Journal* de Gide. Au fond, il doit être sincère, mais pourtant, si j'ose dire, quelle pauvreté ! Et compliqué avec ça : un type qui n'est en haut que parce qu'il se sait aussi bas que les autres. Comme qui dirait, il s'est fait une montagne avec sa propre boue. C'est permis. ~~Les autres~~ C'est une chose intéressante : en général, on écarte ce qui est sale, on le met autour de soi. Lui, l'a ramassée et l'a mise sous lui, et plus il rassemblait de en mettait, plus il devenait grand. Le tout, c'est de ne pas être dégoûté pour toucher ce qui n'est pas très propre. Une fois que l'on a ce courage, il n'y a qu'à prendre à pleines mains, et entasser en dessous de soi pour dépasser les autres. C'est peut-être faux, et puis, quelle boue ? Passons...

Chaleur ; et puis, cette question, au fond indifférente, mais pas au fond, « vitale » : est-ce que je serai reçu au bachot ? Je veux, oui, et beaucoup être reçu. Il n'y a pas à dire, j'ai travaillé et travaillé pour ça. Ah ! Inquiétudes, pronostics, etc. Maman est sûre que je serai reçu, et maintenant, oui, tout cela...

*Journal, Pierre*, tout, c'est en moi. C'est drôle, en général, et pour moi en particulier, on prévoit un certain mal beaucoup plus facilement qu'un bien. Pour des détails, par exemple : une composition, je me vois bien mieux tête basse, triste, parce que, quelque chose, malgré un travail intense, serait faux sans que je m'en fusse aperçu. Et cela quantité de fois. La réalité, elle, a varié. Le plus souvent, c'est sans mystère : un travail de préparation se grave dans la mémoire et donne de bons résultats. Vraiment, en toute conscience, je me dis que j'ai bien travaillé, « honnêtement », eh oui ! pour avoir le plus de chances de succès. ~~Un~~ Pourtant, un aveu : en physique, je laisse tomber deux questions assez importantes : très longues, très barbant ; si je les étudie, maintenant, je ne m'en sortirai plus ; de sorte qu'un peu j'escompte sur la chance : oui, la chance, tout simplement qui fera qu'entre les trois questions de cours de maths, et de physique, il y en aura une que je saurai particulièrement bien, et en anglais quelque chose de compréhensible. Je compte un peu sur ça... Et puis, sinon, s'il y a échec, ce sera mauvais comme tout, oh non, j'aime mieux n'y pas penser, rien, rien.

Chaleur toujours. Je vais me mettre en pyjama, et continuer mon travail. *Journal*... Tout...

Je pense aussi à l'acheminement du premier matin, par le terrain vague, derrière la gare, vers la Faculté des Sciences, où nous serons « parqués » et « examinés ». Enfin, on verra ça...

**[22 juin, Marseille]**

22 juin. Une heure trente.

Ce matin, évènement historique : l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie, boum ! etc. C'est, je crois, mieux, et bien.

Après-demain, le bac. Je suis préparé, et fatigué aussi. Ah ! Mon petit journal, amour, aime...

[23 juin, Marseille]

23 juin. Trois heures.

Demain, le bac : je les emmerde. Il y a ceux qui disent : « je suis un pauvre type comme les autres », c'est une espèce de besoin qu'ont les « pauvres types » de se sentir nombreux. Mais les extrêmes, le monsieur très génial, et celui très bas tombé, ont besoin d'être seuls : sinon ils trouvent que les autres leur ressemblent de trop.

Je peux voir les hommes d'en haut, d'en bas, d'à côté, ils seront toujours de la même grandeur :

Je peux vivre sans les hommes, avec les hommes, et ne m'en sentir ni plus loin ni plus près.

Il y en [a] qui me plaisent, d'autres qui ne me plaisent pas : j'en aime les hommes, ni plus, ni moins [*sic*].

Au fond, j'éprouve pour l'homme de l'indifférence : tantôt joyeuse, tantôt triste, tantôt dégoûtée. Ce que les hommes font m'ennuie. Ce qu'ils ne font pas, me fatigue.

Mais je suis content que Dieu m'ait rendu exactement pareil aux autres : ~~ou je~~ ou ne me donne pas la peine d'être supérieur, reconnu, béatifié par eux ; car, le contact des hommes laisse toujours une marque comme lorsqu'une femme avec du rouge aux lèvres embrasse quelqu'un.

C'est pourquoi, je crois souvent que je suis un Dieu déguisé homme.

Tous les hommes ont besoin des grands hommes : comme les enfants ont besoin de jouets : c'est pour cela qu'il y a des grands hommes de bonne et de mauvaise qualité.

[1<sup>er</sup> juillet, Marseille]

1<sup>er</sup> juillet.

Fatigue, fatigue... et le reste.

Aujourd'hui, journée sur le bateau : tous les Russes. Ah ! Quel spectacle : pleurs, cris, lamentations, etc. Et puis, à la fin, une jeune fille se mit à côté de moi ; je l'avais vue déjà sur le pont, mais elle était loin.

Là, dans le salon de première, faisant la queue, elle était venue à côté, et sa mère, pâle, s'était évanouie. Et la malheureuse jeune fille pleurait. Je ne savais pas quoi dire. Et enfin demandai doucement s'il était vrai que la Commission n'était pas française. Et cela continua. Ils doivent être pauvres, et depuis 1920 qu'ils sont ici, [elle] n'est jamais allée en vacances. En tout cas, je la laissai passer devant ; on les relâcha, puis nous aussi. Mon père et moi descendîmes dans notre cabine. Et moi, je voulais revoir la jeune fille. Soudain, en montant au pont, on rencontra la mère, et mon père continua à monter après un bref bonjour. Sur le pont, toujours la pagaille. Papa est entouré, parle.

- Dis, papa, je voudrais chercher la jeune fille, on s'est...

Mon père n'a pas bien compris :

- Qui ?

- La jeune fille, on s'est...

- Bon. Mais cinq minutes, pas plus.

Je me précipite. Et je la vois, près de sa mère et d'amies.

- Alors, vous voyez, on est libres, aussi.

- Ah ! Tant mieux.

Elle cherche un certain jeune homme qui lui a fait une commission, pour le remercier. Cette fois je ne suis pas timide.

- Est-ce qu'on pourra se revoir ?

- Mais oui [.]

- Où habitez-vous ?

- À Mazargues, c'est loin.

Enfin nous décidons de nous voir dimanche matin, à neuf heures trente à l'église de Mazargues. Et je pars. Dans le tram, rencontre à nouveau. Et nous parlons sur la plate-forme, de choses et d'autres et [on] s'étonne de la manière dont nous avons fait connaissance. Bref on s'est quittés pour dimanche.

Maintenant je ne me rappelle plus son visage ; je ne connais pas son nom. Nous avons décidé d'être tous les deux : ses amies à elle n'ont pas le temps ; les miens ( ?) non plus. Et elle a dit qu'on se débrouillera à deux, qu'on fera les fous. Tout de même, ce n'est pas mal. J'avais peur de partir sans lier connaissance.



[11 juillet, Marseille]

11 juillet, neuf heures.

Mon pauvre petit journal, on n'a pas voulu de moi à l'oral du bachot : vraiment, c'est affreux. Pas au sens complet : je pourrai vivre toute ma vie rien qu'avec l'écrit. Mais cette chose : on n'a pas voulu de moi. Bien sûr, j'étais mal préparé, fatigué, j'en avais marre – comme maintenant – et c'est même presque normal (que de grands hommes furent des bacheliers d'octobre) ; mais, pour moi, c'est le premier « coup » ; pas très grand, peut-être, pas terrible, mais justement tellement petit, tellement bête qu'on en a envie de pleurer. L'écrit, paraît-il [,] est le plus dur, l'oral rien : alors, réussir au plus dur, et être repoussé par rien. Misère ! Comme une première leçon à vivre : faire attention à tout ; sinon l'essentiel même ne compte pas. L'essentiel ce n'est pas tout, etc.

J'aurais pu aussi bien avoir ce petit bonheur, et être reçu. Et autour de moi, il y en a qui sont flemmards aussi ; mais ils ont été reçus. Alors voilà : ce n'est pas grave, mais c'est trop petit.

J'avais pensé à certaines choses agréables : la joie de lire son nom, d'écrire aux amis, aux camarades : « je suis reçu » : être tranquille aux vacances. Mais rien. Attendre octobre, avoir ces livres comme une plaie, et ensuite, si l'on est reçu, ne même pas pouvoir l'écrire, car ils diront : « ce n'est pas trop tôt ».

Mon Dieu, gâcher ce qui reste : pour préparer l'oral, j'étais trop fatigué, inquiet, pour des tas de raisons. Mais aux vacances, aux jours de soleil, il faudra nettoyer la saleté, apprendre. Et si je n'apprends pas, plus de vie scolaire, mais la vraie vie où c'est elle qui vous apprend. Et il n'y a pas d'issue. L'un ou l'autre ; ou bien ni l'un ni l'autre. Mais je ne prends pas, ne repousse pas : comme dans la mer, je me laisserai tomber, et aurai mal ici ou là.

Au fond, tous ceux qui ont dû passer en octobre m'ont paru de pauvres types.

Très intelligents peut-être, très bien, mais pour le bachot, dans cette circonstance, ils formaient une deuxième catégorie. Et moi, je suis parmi eux. Toujours ma hantise fut de n'être pas d'une deuxième catégorie car on peut être formidable et vivre toujours second.

Voilà pourquoi c'est un coup.

Mon premier essai de vivre m'a mis au deuxième rang, pas au dernier du deuxième, mais dedans [sic]. Il y en a qui peuvent se retourner pour me voir : et je ne veux pas que l'on se retourne pour moi. Les premiers peuvent être des idiots : mais au moins ils n'ont personne devant pour les voir. Ils montent et nous les suivons.

Oh ! oui, maintenant, je pense mieux comprendre ce que j'éprouve :  ~~dans la vie il y a ceux qui marchent et ceux qui savent marcher~~  un étonnement inquiet ! j'ai peur d'être derrière. J'ai peur d'être pauvre, parce qu'alors je serai derrière les riches. J'ai peur d'être pourchassé, parce qu'alors je serai derrière les chasseurs. J'ai peur encore d'un tas de choses. Le bachot s'est réalisé. Je ne pourrai plus être parmi ceux qui s'en moquent : devant, on n'a pas voulu de moi. Et peut-être, dans la vie, les hommes ne voudront plus de moi.

Ne pas en avoir fini encore avec ces sciences, ces lettres, trembler en octobre, parce que c'est le dernier délai.

Ah ! savoir que d'autres, maintenant, s'en foutent, de pauvres types, tandis que moi, moi, n'en n'avoir pas fini : c'est un dégoût découragé. Malheur !

Je suis malheureux à cause de cela. J'ai même honte. Mon Dieu, quel désarroi, quel regret. Je m'en fous, et j'en suis malheureux : petites joies, ces petits bonheurs à la noix, mais tendres, ils me font défaut. Et puis certaines pensées, certaines images nettes retournent le mal à nouveau.

Demain, souvent, la pensée me viendra « je ne suis pas reçu », comme les pauvres types », et devant les autres je me sentirai ainsi. Oh ! Que faire ? Rien, mais que faire ? Je suis fatigué, je tombe de sommeil et de découragement. Et si je séchais en octobre, et si le prof de maths était une vache ? Penser à tout ça, tandis qu'aujourd'hui M, C, L [illisible], descendaient la rue, tranquillement : ils étaient reçus. Et moi j'ai encore tout l'été à passer, du travail, et je ne sais rien encore. Non, non, c'est trop ou rien !

Quelle joie je me voyais une fois reçu. Et cette carte surtout à Perrot : je suis, etc. [,] et ces jours d'été, libres, de tout.

Voilà. J'aurais voulu aller aux travaux : mais le bac ? J'aurais voulu m'amuser toute la journée, foutre tout en l'air : mais le bac ?

C'est ça, ce sont des choses que je voyais là, derrière mon nom s'il était écrit. Malheur ! À quoi me confier ? C'est fou, et rien à faire. De petits projets en l'air : ils n'étaient que petits, mais il faut les remplacer par de grands. Oh ! s'en foutre, s'en foutre. Je suis, à fond, je suis malheureux : la cause est bête. Alors, pourquoi ?

Mon petit journal : amour, Tout, oh ! Envie ; il y a du gâchis, et ~~s'en~~ il faut s'en sortir. Fatigue, oh ! là là... espoir brisé, peur, et rien au fond, mon petit journal.

**[23 juillet (1), Marseille]**

23 juillet. Dix heures.

Mon petit journal, je crève de dégoût ; et de colère découragée. Quoi, quoi ! Le temps passe, et je suis là, et tout semble se liguier. Seigneur !

Ça n'a pas marché, avec le « Service civique » [Service civique rural]. On a cru avoir un permis pour Nice.

J'ai dû me dédier des Compagnons [Compagnons de France], et ce permis a été refusé, en tant que Russe. Alors, je me morfonds, ici. Et puis, une autre affaire avec cette convocation de police. Il faut s'en tirer. La remettre ou l'avancer, parce que j'irai à ce Nice sans permis. Par quel dégoût je passe. Cette ville grise, étouffante, et rien à quoi s'accrocher. Alors cinéma pas mal, mais limité. Vellétés d'évasion : j'ai décidé d'aller manger une glace, tout seul, ce soir, mes parents une fois couchés. Et puis j'ai eu la flemme ; toujours cette flemme. Ah ! J'emmerde tout le monde. En qui me blottir ? Et puis, hier avec cette Colette, où ce fut ridicule, on a dit qu'on partait demain d'un air important, en vacances, elle ici, moi là. Et ce soir, on se retrouve, sur la Canebière, très pressés, chacun de son côté, et on s'est vaguement souri. Que tout s'en aille, se défasse ! Mon petit journal...

**[26 juillet, Nice]**

26 juillet. Onze heures.

Aujourd'hui, première journée à Nice : ma foi, je ne sais pas. Un peu d'écœurement ; tout me semble pas comme il faut. Déjeuner au restaurant, etc. Ce n'est pas grave ; mais surtout, je ne sais pas, quelque chose qui tient de la déception, du découragement. Il me semble que j'aurais mieux fait d'aller avec mes parents. Hélène me fatigue, m'ennuie, m'énerve. Je ne suis pas encore au point. Il me semble que même à Cassis, ça m'aurait peut-être plu mieux. Je crois quand même que j'aurai un vélo. Mais le reste ? Enfin, ça ne sera peut-être pas si mal que ça. Oh ! J'espère bien, et puis, au fond, ah !...

**[5 août, Nice]**

5 août. Douze heures (nuit).

J'ai écouté la nuit. Soirée merveilleuse, que je ne peux pas raconter. À minuit sous la lune, je me suis baigné dans la mer resplendissante et Louise, sur la plage [,] me criait de ne pas aller trop loin. Et puis que raconter ? Le dîner avec Louise, dans le restaurant ultra chic ? C'est elle qui payait tout. Et je me gavais de vin blanc à la glace, et nous riions, et je disais des choses étincelantes qui la tordaient de rire. Entre autres, ça qu'elle retint :

- Le principal ce n'est pas de faire quelque chose, mais d'avoir quelqu'un.

En vélo, dans les rues de Nice, la nuit, je chantais à tue-tête des chansons russes. Les gens se retournaient. Et nous arrivâmes à la plage. Je me déshabillais et entrai dans l'eau.

Puis nous avons longtemps causé, et ri, et puis toujours à vélo, n'importe comment, à travers Nice. Tout ça commença après qu'Hélène fut partie. Tous trois ce fut bien aussi, dans la vieille ville nous faisons les fous. Plais-je à Hélène ? Moi je raconte des histoires [,] je chante [,] je ris, je bois, et peut-être plais-je. Louise, cette amie d'Hélène, n'est pas belle : mais fort intéressante et qui elle au moins comprend ma beauté. Surtout dans le sordide petit café de la vieille ville, quand elle me prit la main et se mit à étudier mes lignes. Elle trouvait mes mains merveilleuses, extrêmement compliquées, et Hélène me regardait, fixement. Et quand cette pauvre Hélène, tremblante de peur retournait [*sic*] à la maison, je dis à haute voix à Louise que moi je ne voulais pas rentrer, et que ce n'est pas parce qu'Hélène dormait, que je devais – dormir. Et Hélène « m'accorda la permission ». Pourtant c'est drôle, assez : Louise ne comprend pas mes vers. Ou du moins j'ai tellement compris son [illisible], que je devinais ce qui la toucherait : et ce fut juste : les violentes parlées [*sic*]. Tout ça, magnifique, merveilleux. Et puis maintenant je pense : que pense Hélène ? Au fait, je pense à des tas de récits magnifiques que Louise lui peut faire, et Louise aussi a promis de me rendre ivre un soir, pour que, aussi, je connaisse ça.

[11 août, Nice]

Mercredi 11. Deux heures.

Je vais peut-être aller chez Jacqueline. Elle devait venir ce matin, et n'est pas venue. Je ne la connais pas encore assez ; en tout cas d'hier. Pour le moment, rien de changé dans Hélène. J'avais cru qu'avant-hier... Avant-hier, elle l'a passé avec Charlotte, pour voir si elles iront ensemble à Paris. Et moi je suis allé à cette ferme. Le temps était chaud. Les montées dures. Mais au fond, je comptai aller à Cabris, car j'avais enroulé deux cahiers dans ma serviette. Le paysage est fameux. Des monts, des ravins, des vues immenses sur la mer, des oliviers. Il était quatre heures quand j'arrivai à Cabris. La grosse hôtelière m'accueillit bien, et me dit que Gide était là. Le même sentier me parut moins bien. Des jardiniers travaillaient dans le parc. Je frappai. Un laquais vint m'ouvrir et m'introduit auprès de la comtesse. Le salon était vraiment bien, d'un goût d'une sûreté accablante. Il y avait des livres sur des étagères, le long des murs blanchis de chaux, et des plafonds blancs, assez bas. De somptueux tapis séparés par deux petites marches, avec une statue au milieu, de petites tables de chêne, et des tableaux, plein de tableaux, de vases ; des baies magnifiques sur le ravin vert. Et la comtesse parlait, parlait, me mélangeait au moins avec dix autres personnes, et moi debout, en short, je lui rappelais poliment que je n'étais pas Anglais, mais Russe, que je n'avais pas envoyé de manuscrit, que je n'habitais pas Cabris. Et je crois qu'à la fin elle sut de moi encore moins qu'au début. Puis elle m'invita à prendre un porto. Nous entrâmes dans un boudoir, simple, plein de tableaux, et le même laquais apporta toute une bouteille de porto, de la glace, de l'eau, et il s'en alla. Ensuite la comtesse s'excusa : elle avait beaucoup à faire, partait demain pour Grenoble, noterait mon nom, me demanda si je connaissais Jean Schlumberger, me dit où était Gide, qu'il serait peiné s'il avait su, et elle s'en alla. Elle ferma l'autre porte, et je restai seul, avec la bouteille, les verres, et tout.

Je regardai par la fenêtre : la même vue magnifique. De temps en temps, je me versais un petit verre, mettais de la glace, buvais. Quand j'entendais des pas, je me levai, et me promenai dans la pièce, mon verre à la main, regardant les tableaux pour me donner une contenance.

Enfin, je voulus moi aussi m'en aller. Il y avait deux portes. J'en ouvris une et vis une enfilade de salles. Je la refermai et ouvris l'autre : la même enfilade. Je m'y risquai tout de même et sortis. Dans le sentier j'aperçus un vieux monsieur en chapeau qui marchait vers la ville. Je l'accostai :

- Pardon, Monsieur, vous n'êtes pas M. Jean Schlumberger ?

Il sourit.

- Si.

- Ah ! Je suis très heureux de vous connaître : j'ai entendu parler de vous ; je connais bien M. Gide.

Son visage était fin, avec une moustache, et sa voix ironique.

- Vous êtes venu pour voir Gide.

- Oui. Je me repose à Nice, alors j'ai profité d'une journée de libre.

Nous avons repris le chemin ; il allait à la porte.

- Il y a longtemps que vous connaissez Gide.

- Quatre ans.

Il se mit à rire.

- Mais ! Vous n'étiez pas encore né à ce moment-là.

Je ris aussi.

- Oh ! si ; j'ai dix-huit ans ; j'en avais quatorze.

- C'est à Paris que vous l'avez connu ?

- Oui. Je lui ai écrit que je voulais lui lire des vers, et il m'a répondu.

Il marchait, la tête [mot manquant]. Pour parler, il faisait des mouvements de bras comme pour démontrer quelque chose.

- Dites-moi, est-ce que vous avez déjà publié ?

- Non. Gide m'a proposé et je n'ai pas voulu.
- Vous n'avez pas voulu ?
- Non. Avec tous ces jeunes-là.
- Tiens ! Mais vous avez raison. Presque tous ne pensent qu'à une chose : être publiés ; comme s'ils avaient peur d'attendre. Si c'est vraiment bon cette année, ce sera encore bon l'année prochaine.

Nous rîmes.

- Et vous, Monsieur, il y a longtemps que vous connaissez Gide ?
- Oh ! Moi, ça ne se compte plus. Nous avons fondé ensemble la *NRF*.

Il m'interrompit.

- Et vous vouliez lire quelque chose à Gide, aujourd'hui ?
- Oui.

Je lui montrai mon vélo et souris.

- J'ai enroulé deux cahiers dans ma serviette.
- Ah !
- Et à vous, Monsieur, on vous montre beaucoup de vers, enfin les jeunes...
- Non. On me montre plutôt des récits, des romans. C'est tellement difficile de donner son avis sur des vers. On ne sait jamais...

Il tournait ses bras, réfléchissait. Je le regardai.

- Oh ! Mais moi je ne lis pas pour qu'on me donne des avis.
- Ah ! Très bien. Vous aimez beaucoup lire vos vers ?
- Assez. Pas à tout le monde. Mais aujourd'hui par exemple, oui.

Il sourit.

- Tenez. Vous voyez le banc, là-bas. Eh bien, on s'arrêtera, et vous me lirez. Mais... je ne donnerai pas mon avis.
- Est-ce que vous croyez qu'on peut toujours entendre des vers.
- Hum. Quand on a trop mal aux dents, je ne pense pas.

Nous étions arrivés. Le banc était à l'ombre, au-dessus du ravin. Je tirai mes deux cahiers et lus. Lui écoutait, attentif, mais toujours ironique. J'en lus une, puis deux.

- Mais vous savez, lui dis-je, c'est dommage. Vous ne connaissez que ces deux poésies-là. Pour Gide ce serait les deux dernières. Pour vous ce sont les deux premières.

Il rit.

- D'accord. Pour moi ce seront les deux premières.

De temps en temps un âne passait, des paysans, des gosses. Alors je m'arrêtai de lire, attendant qu'ils passent. Il regarda mon cahier.

- Quelle écriture. Vous avez beaucoup de recueils de poésies ?
- Non. Ce n'est pas un recueil. J'écris mon journal, puis quand j'ai envie de mettre une poésie, je la mets.
- Oui.

Il parlait lentement.

- Elles sont très bien vos poésies, vous savez. Il y a de la personnalité, du parfum.

Je caressai mes lèvres.

- Du parfum ?

Il eut la voix – convaincante.

- Mais oui, mais oui.

Et continua. Je ne l'écoutai plus : vraiment il était comme les autres. ~~Nous nous~~ Puis je lui lus un peu de mon journal, tout l'épisode d'avant. Ça lui plut.

- Et Gide lit votre journal ?
- Oui, chaque fois.

Nous nous dîmes au revoir, aimablement, et je partis.

Le retour fut dur. J'étais très fatigué. Nice était loin. J'y arrivai vers le soir, ~~écrasé par~~ de fatigue. Tout de même j'eus la force d'aller chez Louise ; nous avions rendez-vous à huit heures. Elle m'ouvrit la porte et recula :

- Boris, comme vous êtes pâle, qu'est-ce que vous avez ?

J'ai été interrompu par Jacqueline qui est venue expliquer. Je

Donc Louise recula [.]

- Boris, qu'est-ce que vous avez ?

- Je n'ai pas bonne mine ? Je croyais avoir bruni.

Elle sourit.

- Vous avez bruni. Mais on dirait que vous allez tomber en syncope. Allez vous reposer.

Nous convînmes pour neuf heures trente.

C'était vrai, j'étais pompé, à bout. Arrivé à l'hôtel, je m'habillai, allai dîner, et puis, pas à pas presque, en sentant chacun de mes os, je parvins chez Louise à neuf heures vingt.

- Ah ! C'est vous.

Elle sortait, un bloc et un crayon à la main.

- Boris, je n'ose pas vous faire entrer chez moi. Vous vous rappelez, l'autre jour, ma mère m'a attrapée, c'était terrible.

Je lui pris le bras, et nous allâmes lentement par l'avenue Gambetta.

- Racontez-moi quelque chose, Boris. Une histoire.

Je la regardai. Le soir tombait, presque, et cachait les plaques de peau qu'elle avait sur le visage ; ce qui ne l'embellissait pas. Son corps était maigre, avec des creux et des pleins ; aucun amour possible, entre nous. Mais je sentais qu'une amitié merveilleuse pouvait s'admettre.

Je lui racontai ma journée. À chaque phrase de l'histoire de Jean Schlumberger, elle éclatait de rire.

- Mais c'est incroyable, Boris, incroyable.

Elle avait une drôle de voix, qui insistait sur les deuxièmes syllabes.

- Pourquoi ? Tout ça c'est vrai, Louise, je vous assure.

On s'assit à la terrasse d'un café. Elle prit du muscat, moi du thé.

- Tenez, Boris, mettez vos pieds sur le fauteuil. Vous devez être fatigué pauvre chéri.

- Oh ! assez. ~~C'est drôle~~ Ce n'est pas mal de mettre son corps à bout. On s'habitue à la vieillesse. Maintenant mon corps est à bout et tabou.

Elle me remplit ma tasse, je lui racontai l'épisode du journal que j'avais lu à Schlumberger.

- Boris, mais c'est merveilleux : quel fou vous êtes, un fou, un vrai fou. Et Hélène ?

- Ho, Hélène, je m'en moque maintenant !

- Voyons Boris. Mais qu'est-ce que vous me disiez l'autre jour qui était si extraordinaire ? Attendez ? Ah, oui : vous préférez être aimé qu'aimer ?

- Oui, c'est vrai.

- C'est très étrange, Boris, vous savez, pour un être jeune et beau.

Je souris.

- J'ai demandé à Hélène si j'étais beau et elle m'a répondu : Louise trouve que vous êtes un très beau garçon.

Louise se mit à rire.

- Maintenant je ne dirai plus rien.

- Oh ! D'ailleurs je l'ai mis dans mon journal.

- Vous avez mis : Louise a dit etc.

- Oui.

- Que vous êtes drôle.

Elle me prit le menton et commença à faire mon croquis.

- Que vous êtes beau, Boris, vraiment. Je vous ai déjà dit que vos mains étaient extraordinaires ?

- Oui.

- Que votre voix ~~était~~ est très belle, votre corps très bien proportionné, harmonieux ? Oui ? Au fait qu'est-ce que vous voudriez faire avec Hélène ?



- Moi ? Je voudrais qu'elle devienne mon esclave.
- Oh ! Boris, c'est impossible. Jamais une jeune fille ne deviendra esclave.

On sourit.

- Quel beau châle vous avez là, reprit-elle. C'est votre mère qui l'a acheté ?
- Oui.
- Moi aussi je vais vous en acheter un, Boris, un beau châle, chez Brummell, vous connaissez ?
- Non.
- C'est le magasin le plus chic de Nice : pour homme : il y a des châles, des cravates, des peignoirs. Elle me versa une nouvelle tasse de thé.
- Dites-moi, Boris, j'aimerais faire un voyage avec vous.
- Ah ! c'est vrai. Je n'y ai jamais pensé. Un mauvais point pour moi.
- Oui. On irait aux îles Baléares ; là-bas, paraît-il [,] il n'y a rien que des fous sympathiques.

Elle continua son croquis. Nous nous mîmes à parler de pédérastie, de Gide ; l'autre soir, je lui avais dit que je pourrais me faire entretenir toute ma vie par Gide, ou par n'importe qui, et elle s'était écriée :

- Mais c'est terrible, Boris, terrible, en riant.

(D'ailleurs j'ai entendu dire que Louise, elle, aimait plutôt les femmes.) Ça ne m'étonne pas. Elle a des traits d'homme. Elle m'a d'ailleurs presque avoué [*sic*]. Puis, elle paya et nous partîmes. C'est toujours elle qui paye.

Le soir était beau, doux. Je lui racontai des histoires invraisemblables sur Paris, sur des souterrains, et elle disait tout le temps :

- Boris, il n'y a que vous qui sachiez raconter des histoires.

Sur la Promenade des Anglais nous prîmes deux chaises longues, et nous nous allongeâmes, face à la mer. C'était bien. Tous ici, à Nice, ils me prennent pour le type léger, frivole, cynique, égoïste ; parce que je dis n'importe quoi, me moque de tout, ris. Il était vers les onze heures du soir, et il n'y avait presque plus personne sur la Promenade. Je dis des vers à Louise.

- Oh ! Boris, mais il y a quelque chose, là-dedans, vraiment.

Nous regardions les étoiles filantes, et je lui parlais de Vichy, un peu, des habitudes de la famille Tabaudeau et des habitudes de la famille Mazaudon. ~~Et Louise se tord~~ Avec les comparaisons et différences ; ~~et~~ Louise se tordait de rire, et moi aussi. Et à chaque fois que je disais du mal d'Hélène, j'ajoutai :

- Je ne dis pas de mal d'Hélène, n'est-ce pas ? Je dis la vérité. Vous comprenez, elle m'a fait jurer de ne plus dire du mal d'elle.

Puis je racontai à Louise l'histoire de Métivier, de Raymond. Elle s'étonna que Raymond ne fût pas devenu mon amant.

Nous convînmes de dîner jeudi ensemble. Et nous nous séparâmes, gentiment. Mais jeudi je suis pris toute la journée par Jacqueline.

Hier, il y eut ce soir avec Hélène. Mais maintenant je sors, tout de même, avec ce soleil.

**[16 août (1), Nice]**

16 août. Dix heures.

Ah ! Voilà ! Hélène m'aime, elle me l'a dit, elle s'est donnée. La nuit nous l'avons passée ensemble, enlacés, vierges, mais étreints, pleins de visions, d'images. Et c'est elle qui a tout commencé, demandé, « Boris, maman avait raison : vous êtes très dangereux. Louise aussi me l'avait dit. Et j'avais ri. Ah ! Boris. »

Et puis : « chéri » et puis : « je t'aime ». Et puis comme si nous allions nous marier. Et des confidences : le premier soir qu'elle m'a vu, etc. Que dirait maman ! J'ai parlé de maman, de cette ce fait extraordinaire. Elle dirait : attention !

Ça commença par la lecture des vers dans la petite chambre. On ne pouvait mieux choisir le moment. Elle l'a choisi. Ah ! Et puis ces paroles... Voilà...

**[16 août (2), Nice]**

Deux heures.

C'est accablant, jamais arrivé. Hélène et moi, nous nous aimons : et nous savons qu'il n'y a rien à faire. Des heures [,] des heures, nous restons, étreints, sans parler, avec nos lèvres de temps en temps qui se touchent, ou qui cherchent les joues ou les yeux. C'est même presque affreux. Elle a mal et moi aussi.

Si vraiment nous voulons être ensemble, nous devons tout briser. Et alors elle a peur de se briser elle-même. Quelle nuit ! Dans cette petite pièce, sur le divan minuscule, nous étions allongés, presque l'un dans l'autre, et une lanterne dans la rue, tapait dedans. C'était la nuit, la nuit. Et puis, brusquement la lanterne fut éteinte. C'était le jour. Mais nous ne pouvions pas nous séparer.

Et pourtant, j'avais pensé à tout cela, quand elle me dit, voilà longtemps [,] que ses parents allaient partir pour quinze jours, en Bretagne. Hier soir, tout arriva. Quand les deux jumelles furent couchées, Hélène et moi entrâmes dans sa chambre. Une lampe, par terre [,] était allumée. Nous ne savions rien. Je me souvenais seulement de l'autre soir, sur la Promenade des Anglais. C'était toujours nos paroles froides et ironiques. Et je lui dis que maintenant, je ne l'aimais plus. La pluie était tombée, et les fauteuils tout humides. Elle avait souri.

- Voyez-vous, Boris, j'avais raison alors de vous dire que je ne vous aime pas.

- Bah ! C'est faux. C'est comme par exemple, quand quelqu'un doit mourir. Au lieu d'attendre qu'il meure, le médecin le tue avant, et ensuite il dit : « voyez-vous, j'avais raison, il est mort. »

Puis Hélène eut froid. Nous rentrâmes. Ce fut tout.

Mais hier, elle avait fermé la porte ; elle s'était allongée sur son divan, bien douillet, avec les tapis. Et la lumière était douce vaguement. Elle s'appuya au mur.

- Boris, si vous étiez gentil, vous me liriez vos vers.

Je le lui avais promis, voilà longtemps.

- ~~C'est une~~ Bien. Je vais les chercher.

Et Je revins avec le cahier, et lus. Hélène écoutait. Elle s'était mise à genoux par terre, sur les coussins, et moi j'étais allongé sur le divan. Et je lus. Puis je lus l'autre. Et ensuite on se tut. Nous nous regardions, sans savoir quoi se dire. Parfois un mot, de temps à autre. À un moment, mon cahier tomba. Elle l'ouvrit. C'était le journal de Pâques, avec toutes ces choses. Lentement, comme endormis, nous nous mîmes à le déchiffrer. Parfois c'était elle qui lisait, parfois moi. Et ce fut drôle. Et j'étais toujours allongé, balançant mes jambes. Elle s'assit, à mon côté, et j'arrangeai ses cheveux.

- Dites Boris, Louise vous a demandé pourquoi vous ne m'aviez jamais embrassée ?

Je ris.

- Oui.
- Et vous avez répondu pourquoi ?
- Oui. J'ai dit : je n'ai pas embrassé Hélène parce que j'en avais pas envie.
- Oh ! Boris. C'est terrible de répondre comme ça, surtout pour une jeune fille.

Parfois je mettais ma tête sur ses genoux, sur ses épaules, et elle faisait un petit mouvement pour m'éviter.

- Mais maintenant Hélène, je vous ai embrassée, l'autre soir, vous vous rappelez, sur les cheveux. Elle devint pensive ; comme elle [phrase inachevée]

**[16 août (3), Nice]**

**[X]** Oh ! Dieu ! Quelle révélation. La mère Mazaudon a lu mon journal, et Hélène. Je n'en veux pas à Hélène : elle m'a tout dit. Mais à la mère ! Si elle lit ces pages, elle verra que je l'emmerde, que je la hais, que je la tuerai si j'en ai l'occasion. Mais elle sera punie. À me lire, en cachette, comme une saloperie perfide, elle pourrira. Et cela sera.

Et des gens comme ça vont à l'église, prient. Oh ! Seigneur ! Vous, vous voyez en moi : tout en moi n'est que pur. Tout ce que j'ai mis sur Hélène, c'était par passion. J'ai vécu avec elle avant de vivre pour de bon. Ça y est. Je pleure, je pleure de rage : on a osé ouvrir mon journal, on a osé. Oh ! Vengeance, Seigneur, Vengeance. À moi, incapable d'un tel sacrilège, tu me donneras le pouvoir pour exterminer ceux que je hais. Et je désigne les victimes dans le tas qui gigote en bas ; [...] [la mère Mazaudon, le père Mazaudon, Georgette, Mme Lindenblint, toutes ces saloperies assemblées dans la même maison. La crève, la crève, sur eux tous.]

[17 août, Nice]

17 août. Douze heures.

Tout continue avec Hélène. Nous sommes restés jusqu'à quatre heures du matin, l'un sur l'autre, sans être encore allés jusqu'au bout. Et puis elle eut peur de la servante. Je montai, doucement dans ma chambre, m'affalai sur mon lit pour m'endormir. Brusquement, je me réveillai : la porte était ouverte, et Hélène me regardait. Je demandai, faible :

- Qui est-ce ?

Hélène vint, mit sa tête sur mon épaule ; [.]

- Boris, Boris, c'est affreux : je me sens devenir folle.

Hier, déjà, elle n'avait rien mangé. Moi j'étais encore abruti de sommeil. Mais je la consolai ! Et elle s'en alla. Je me rendormis. Et puis, un deuxième coup. Je la vis à l'entrée. Elle n'arrivait pas à dormir, et voulait que je descende auprès d'elle. Je descendis. Il était sept heures du matin. La servante me vit. Je crois qu'elle devine tout. Enfin !

Hélène m'a demandé de ne rien dire de tout ça dans mon journal. Bien sûr : Georgette peut le lire, puis la mère Mazaudon. Elles ont des tas de fausses clés etc. Enfin, je m'en fiche. Qu'elle lise ce qu'elles veulent. Comme de toute façon, ce ne sera jamais publié...

Mais je me demande : dois-je tenir ma promesse, et ne rien dire de tout cela, dans mon petit journal ? Hélène a beaucoup de torts envers moi : hypocrisie, mensonge, comme je disais avant de la connaître. Mais elle s'est rachetée. Elle m'a tout avoué. Alors, à mon tour, je me suis racheté et je lui ai lu les pages plutôt terribles, sur elle, qu'elle n'avait pas encore lues. Mais quand, hier soir, Hélène me dit que sa mère et elle, à Pâques, étaient montées dans ma chambre, pour fouiller mes cahiers, lire, et qu'elles avaient lu toute l'histoire de Vichy, et de Nice (et peut-être encore plus) et que la mère Mazaudon avait osé dire à Hélène :

- Tu vois : il y a Solange, ensuite Hélène, et ensuite, qui sait ?

Et qu'elle avait osé dire aussi que j'étais Juif et me cachais de l'être, je sentis vraiment de la haine contre ces sales poux. [Que dira maman ? Que dirait papa ?] Et le père Mazaudon qui a osé prêter à papa des paroles dégoûtantes [que seuls des Français ou des Juifs sont capables de prononcer.] Mon père aurait dit :

- Rentrez ces poules, je sors mon coq [.]

À propos de moi. Mon père, mon père dire ça, le penser. Ah ! si je dis cela à mon père ; [...] [le pauvre Mazaudon sera écrabouillé. Oui. Parce qu'il ne sait pas la vérité, le Mazaudon : il ne sait que nous ne sommes pas Juifs [sic], que nous ne craignons pas les Français, et que de la merde comme les Mazaudon, mon père peut l'anéantir rien qu'en crachant dessus. Pauvre Hélène.] Pourtant je lui ai promis. Je lui ai promis de ne rien dire. Alors, je ne dirai rien. Elle croit qu'il m'est dans les limites du possible de ne plus écrire mon journal. Non. Ce ne l'est pas.

Mais au fond, tout ça se ressemble : les deux corps l'un sur l'autre. Les paroles égarées, fiévreuses, les mains, tout, qui se cherchent, les sentiments à bout. C'est peut-être cela en nous de plus rare [,] aimer avec l'impossibilité de le faire.

Tout cela m'assomme. (Sens du dix-neuvième siècle.) L'hypocrisie de la mère Mazaudon me confond. Moi qui avais tellement cru en eux, et mes parents surtout. Le monde est comme ça. Ah ! Vivement que mes parents arrivent. Je leur dirai tout. (À maman avec les détails.) Papa ira peut-être se plaindre de la discrétion voulue des patrons. Je dois avouer que dans toute cette histoire, je ne ressens pour le moment qu'un seul très grand dégoût, avec une haine atroce : la mère Mazaudon. Parce que son mari, on s'en doutait de ça. J'ai entendu dire qu'il était de la police. Mais la mère qui semble si loin de ça, si bonne, si vraie, si sincère ; et au fond de tout ça, son cœur n'est qu'une poubelle, une triste poubelle qui sent mauvais. J'excuse Hélène, bien sûr, et Georgette, une pauvre fille – tel maître, tel valet. La mère Mazaudon, elle, je la retiens.

Tristesse affreuse. Avec Hélène nous sommes tout, et nous ne sommes rien. Nos étreintes, nos caresses, nos baisers, les paroles terribles que nous avons dites pour qu'il y ait la vérité entre nous,

tout cela semble s'effiloche lorsque nous sommes l'un sur l'autre : parce que nous sommes inassouvis, insatiables, mais que nous n'osons pas boire, sinon nous serons à jamais saouls. Mais en nous privant, nous tombons d'inanition presque. Et Hélène, ce matin, en embrassant mon épaule (je dors nu dans mon lit) murmura :

- Boris, je me sens au bord de la folie. C'est horrible.

Moi non. Avec elle, je me suis déjà débattu tellement sans elle, que je suis immunisé.

[20 août, Nice]

20 août. Neuf heures.

Voilà : tout cela continue. Et que dire ? Je raconte en vitesse la suite de l'autre soir. Nous parlions. Et brusquement, Hélène s'adosse au mur, caresse ses cheveux en désordre, et me dit :

- Boris, je voudrais que vous aimiez quelqu'un.

Nous parlions de vers, de journal, je lui racontais un peu sur Vichy. Alors, ce qu'elle dit, là, d'un coup, m'étonna. Hélène hésita :

- Et puis, je ne sais plus comment dire...

- Pourquoi, qu'est-ce que c'est ?

Je voyais déjà ses beaux yeux s'agrandir pour songer, et regarder tout autour.

- Vous trouverez ça ridicule, Boris.

- Mais non : allons, dites-le moi.

- Eh bien ! Voilà : je voudrais que vous aimiez quelqu'un, physiquement.

Je me mis à rire. Après lui avoir lu ma poésie. Je lui avais dit en souriant, étendu sur le petit divan :

- Vous voyez Hélène : je suis capable d'aimer quelqu'un, profondément.

C'est pourquoi je riais quand elle me dit cela. Hélène eut la voix lente, sans me regarder.

- Oui, Boris. Je voudrais que vous aimiez quelqu'un physiquement. Parce que, vous le savez, j'ai de l'amitié pour vous, et moi j'ai besoin de votre amitié, je m'en aperçois maintenant, de votre amitié.

Et elle s'assit à côté de moi. Je pris sa tête, embrassai ses cheveux.

- Oui, Hélène, j'ai compris.

J'appuyai ma tête sur son épaule, et lui baisai les bras. Elle semblait ne rien remarquer.

- Dites, Boris, mais vous, vous ne croyez pas à l'amitié.

- Non, je n'y crois pas. L'amitié ce n'est qu'un stade. L'amour c'est l'aboutissement.

Et je souris. Elle me regarda, comme si elle était si elle avait peur, un peu.

- ~~Et~~ Vous croyez que nous ne pourrions pas rester à ce stade ?

- Non, je ne crois pas.

Je lui caressai les joues. Elle baissa la tête.

- Eh bien, alors ! Mais Boris, si je vous aime, ce sera terrible : vous me nuirez, nous ferons des choses mauvaises.

Elle regardait toujours quelque chose, songeuse.

- Hélène, je vous promets de ne rien faire qui vous nuise.

- C'est vrai ?

- Oui. On s'arrêtera aux limites.

Elle posa ses bras à mon cou, souffla.

- Éteignez, Boris.

J'éteignis. Nous nous allongeâmes, sur le divan, l'un à côté de l'autre.

Et le rêve commença. Nous cherchions nos lèvres, nos bras. Parfois, elle parlait. Elle disait toutes les choses horribles que les Mazaudon pensaient de moi. Tout ce que Mme Mazaudon avait dit de moi devant les autres. La nuit passa. Que dire de la journée ?

J'en ai rarement connu de plus abrutissante, vide. Hélène recevait les clients, parlait, et semblait fatiguée, lasse. Moi, je ne bougeais pas de la salle à manger. À un moment, en sortant de ma chambre, je la rencontrai sur le palier.

- Hélène, vous ne m'en voulez pas ?

- Oh ! Boris.

Sa tête tomba sur ma poitrine. Je l'entendais respirer. Vers les cinq heures, j'en eus assez, et montai chez moi.

J'y étais à peine, qu'on frappa à la porte. Hélène entra, dit quelque chose, et sans un mot, nous allongeâmes sur le lit.

- Boris, je ne peux plus te quitter.

Et elle se mit à me raconter des choses, celles du début : Georgette à Pâques, avait vu que j'écrivais un journal, et Mme Mazaudon était montée, avait lu et Hélène aussi. Tout Vichy, tout Marseille, tout Nice [y] étaient passés. Tous les télégrammes, toutes les lettres que recevaient les clients étaient d'abord ouverts par eux. J'ai dit déjà ce que j'eus, alors : une rage folle, froide.

Les jours suivent [*sic*]. Je ne sors plus, car Hélène ne doit pas quitter la maison. Elle cousait ; je lui lisais, ou nous parlions. À quatre heures, ~~elle me donne du café au lait~~ nous buvons du café au lait, du pain, des confitures. Le lendemain, après dîner, de nouveau dans la petite chambre. Le prétexte pour Georgette était que j'apprenais à Hélène à jouer aux échecs. Nous nous allongeâmes sur le divan et tout recommença. Je ne la prenais pas, mais la limite était juste. De cette deuxième nuit sans sommeil, nous n'en pouvions plus. À quatre heures du matin, on se sépara, et je montai chez moi.

Ah ! Et puis non, que raconter ? Hélène ne veut pas que je raconte tout ça ; elle dit qu'il faut être un monstre pour faire tout et ensuite, bien tranquillement, l'analyser. D'ailleurs quoi ? C'est de l'amour, tout simplement, qui ressemble peut-être à tous les autres, mais nous ne le savons pas. On peut toujours dire ? Une nuit Hélène vint dans ma chambre : je me réveillai brusquement. Elle ne pouvait rester sans moi. Elle s'allongea à côté de moi et se mit à embrasser mes épaules. J'étais abruti de sommeil. Et elle partit. Les autres jours continuent. Elle a tout dit à Louise [Louise] ; Louise ne reconnaît plus Hélène ; et elle dit que notre influence est terrible sur les autres : notre jeunesse, notre beauté, et en plus tout un hôtel qui nous appartient, que nous faisons marcher.

La nuit, je fais tout d'Hélène, sauf le principal, qu'elle n'ose pas. Nous nous marierons ? Nous sommes très jeunes. Hélène me dit souvent : [«] des conseils, Boris, qu'est-ce qui pourra nous donner des conseils, nous comprendre. [»] Maintenant elle sait qu'il y a ma mère ; elle veut connaître ma mère. Hier, je partis en vélo : je n'en pouvais plus de rester enfermé. Et je revins tard : mon pneu avait crevé ; et le temps était beau. Hélène m'attendait, dans la rue, le visage défait.

- Oh ! Boris, c'est toi ?

- Qu'est-ce qu'il y a, Hélène ?

Elle monta en vélo et nous partîmes. Il faisait nuit. Nous nous assîmes près de la cascade, au jardin Albert 1<sup>er</sup>.

- Boris, je vais te raconter.

Elle tenait mes bras, sa tête sur mon épaule, mes lèvres touchant son front.

- Boris, voilà : Louise est arrivée ce soir, pendant que je dînais. Et elle m'a emmenée chez elle. Elle me dit qu'elle ne comprend rien, que je suis folle [,] que je vis comme dans un rêve. Et tout à coup elle me dit : Boris est peut-être rentré. Alors je me suis mise à courir, courir. Il était vers les huit heures, tu n'étais pas rentré. Oh ! Mon petit Boris, quelle soirée tu m'as fait passer. Je répétais tout bas : Boris, Boris, Boris, pendant une heure, sur tous les tons. Et puis je suis sortie, je n'en pouvais plus, pour t'attendre dehors. Tu sais, Boris : si tu m'aimais comme je t'aime, nous aurions une force que...

- Hélène, je t'aime comme tu m'aimes.

- C'est vrai.

Elle me regarda. Elle ressemblait à un visage de Léonard. Elle me parlait toujours. Elle me racontait que le frère ne pouvait pas la quitter ce soir : il avait dit : « comme vous êtes belle Hélène ». « Il m'a prêté des livres. » – [« ] Tu sais Boris, même si tu ne m'aimes pas, je suis forte rien qu'en t'aimant. »

Elle parlait toujours, de temps en temps m'embrassait sur les lèvres. Mais moi j'étais énervé. Je pensais à mon pneu crevé, que c'était la deuxième fois qu'il crevait ; et parfois je pensais que l'amour de toutes les femmes se ressemble. Hélène me disait qu'elle avait eu peur d'un accident pour moi, qu'elle mourrait pour moi. Et moi, alors, je l'embrassais sur le front. Ou bien elle me disait : si on pouvait se marier. Moi je ne sais pas. J'aime Hélène ; et si j'étais plus âgé, avec une situation, je n'aurais presque pas hésité à me marier avec elle. Je crois qu'en plus elle m'aime plus que je l'aime. Je la sens jalouse. Elle me demande ce que j'ai fait, qui j'ai rencontré. Parfois elle me demande si moi aussi je suis jaloux. Bien sûr que je le suis, bien que je sache ma force. Enfin que dire ? Nous nous aimons. Elle m'a raconté comment on la voulait en mariage. En un an on l'a demandée cinq fois. Il y

en a un que ses parents ont en vue : et brusquement j'arrive là ; elle ne se mariera pas ; elle ne veut pas. Bref, c'est l'amour avec tout ce qu'il faut : elle m'aime en cachette ; nous ne pouvons pas nous aimer pour tous. Pourtant, je lui dis parfois en riant, que si elle m'aimait vraiment, elle quitterait tout pour me suivre.

Je le dis en riant, car elle le prendrait au sérieux... J'avais pensé à un moyen : nous irions tous les deux en Angleterre : elle se ferait infirmière, moi je m'engagerais chez de Gaulle ; mais je n'insiste pas : je ne pars pas si mes parents ne partent pas. Elle, ça ne fait rien. Ses parents sont des salauds, et maintenant elle le voit, et elle s'en passe. J'avoue que ce projet de l'Angleterre me plaît assez. Que dira maman ? Car jamais je ne me séparerai de mes parents. Alors que faire, que faire, que faire ? Hélène ne le sait pas. Elle n'a plus « d'espoir » qu'en maman.

Moi je pense que c'est plus simple : en octobre elle part à Paris, moi je reste à Marseille : et voilà. C'est fini. Quand je lui dis cela, un peu sérieux, elle ne répond rien : seulement, si elle me caresse, elle s'arrête, elle se passe la main dans les cheveux ; et alors elle a un air tellement malheureux. Ou bien elle me répond d'une voix basse, forte :

- Idiot.

Et je vois des larmes qui coulent. Une fois je lui ai dit que peut-être je ne voulais pas son amour. Elle a haussé les épaules. Mais c'est surtout les premiers [mot manquant] qu'elle était drôle : répétant :

- Je peux avoir confiance en toi ? Oui ? Maman m'a tellement dit du mal de toi, tellement.

Elle avait peur que j'aie répéter : Hélène m'aime, Hélène etc. Sale mère Mazaudon.

Je la vois penchée sur mon journal, et je revois les gentils sourires qu'elle me faisait toujours, ses manières de dire : je ne vous traite pas comme un client, mais comme un fils, presque, je ne sais pas moi. Et le père Mazaudon capable de me foutre à la porte de l'hôtel s'il apprend. Et puis Hélène, une nuit qui veut m'apprendre comment on décachète les lettres, puis recachète ni vu ni connu. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine. Elle me dit que jusqu'à dix-huit ans, sa mère ouvrait toutes ses lettres, en cachette naturellement ; alors Hélène lui a demandé de ne plus les ouvrir. Sa mère avait promis, mais Hélène n'avait pas confiance et la petite servante lui donnait directement ses lettres. Comme c'est beau tout ça !

J'ai répondu à Hélène que c'est la famille française qui a perdu la France. Hier elle m'a dit que si je pouvais tuer son père, elle serait bien débarrassée, et sa mère aussi ; c'est très beau. Et pourtant, Hélène c'est le symbole de la pureté et moi le symbole du vice. Moi je crois que... j'allais dire quelque chose de méchant. Louise a dit à Hélène que j'ai l'instinct du bien : Louise, je crois [,] a aimé Hélène physiquement. Pourtant, Hélène n'a rien eu avec personne.

Tout cela est pénible : seul, notre amour, ou notre passion balaye tout.



**[9 septembre (2), Marseille]**

Dix heures trente.

Voilà : je ne sais pas comment ça se fait : mais je peux songer à Hélène sans émoi. D'ailleurs...

Les jours se continuent. Je viens de terminer *Les Javanais*. Je le marque car c'est quelque chose. Un bouquin. Au fait je n'ai pas écrit encore la lettre de rupture à Hélène. Je pense à une conversation téléphonique où je lui dirai ses quatre vérités (sans méchanceté). Que si c'est vrai qu'elle ne veut pas se laisser faire, elle n'a qu'à pas se laisser faire, à son destin, son avenir qu'elle prétendait garder [*sic*]; aller à Paris, chez Henri : il ne la laissera pas. Ni même sa mère, après, la voyant décidée : ou alors elle n'a qu'à... Et puis... je vais dormir.

**[13 octobre (1), Marseille]**

13 octobre. Une heure.

Tout s'est, de ce côté, arrangé. J'ai relu *Les Faux-monnayeurs* et c'est épatant. Je viens de recevoir les réponses d'Hélène. Elle est, vraiment, très gentille, à travers ses lettres compliquées. Mais il ne faut pas qu'elle compte sur moi pour « l'intime avenir ». Je ne veux pas. Au moins être lié à la liberté. Ah ! J'espère que tous ces évènements vont s'éclaircir. Il y en a marre de tout ça. Au fait, dans les croquis d'Hélène, gros progrès interne sur l'extérieur, ou encore progrès de la main sur le crayon.

**[8 novembre (1), Marseille]**

Huit novembre. Deux heures trente.

Je suis levé, mais sans sortir, encore. Peut-être que j'irai à Nice, à Noël ; je voudrais bien, par la même occasion, revoir Gide. Je lui écrirai, peut-être. Ce matin, je me suis surpris à penser : « il faudra écrire à Solange, pour arranger ; il faudra aussi reprendre avec Louise. Au fait, j'eus pu faire quelque chose avec Jacqueline. Mais ici, par Gilberte, on pourrait avoir quelque chose ? »

Certes, je connais assez de jeunes filles. Mais à quoi cela m'avance-t-il ? Vraiment, je n'ai plus de joies. C'est une période, une autre, mais c'est ainsi. En tout cas, il est drôle, comme depuis quelque temps j'ai du penchant pour Fekla. C'est la fille de nos amis qui s'en vont en Amérique. Ils partent ~~après~~ ; demain ~~même~~, et je ne suis même pas assez bien portant pour aller chez eux, ce soir, avec mes parents, ni demain à la gare. Quel dommage ! Elle ne saura pas que depuis une semaine, je l'aime bien, moi qui la connais depuis des mois, et qui, l'avant-dernière fois encore, étais au supplice ~~d'être avec elle~~ de me trouver avec elle. Moi, au contraire j'eus l'air de lui plaire. Maintenant c'est trop tard. Je ne pourrai même pas lui proposer de s'écrire. Je le regrette pour elle. Car c'est elle sûrement qui aurait été contente. Moi, pourtant, je n'aime ni les Juifs ni les Juives, bien que je partage l'opinion de notre prof de philo : les races n'existent pas, toutes se sont mêlées, brassées, confondues. Seules, les langues subsistent. Et seule aussi, une distinction peut exister : la race noire, jaune, et blanche. Le reste, c'est du charabia. Donc, je suis porté à croire qu'il n'y a pas d'aryens, de sémites, etc. de même qu'à l'intérieur de la race jaune, les races n'existent pas. Tous les blancs partent d'un même rameau, et les langues seules les distinguent. De même, les noirs etc. Donc, ce que l'on peut admettre c'est la religion juive, catholique, etc. Eh bien, les Juifs ne ressemblent pas aux catholiques, ou aux protestants. Ils ressemblent plutôt aux musulmans : tendance d'unification. Seulement les orientaux, très nombreux, y réussissent. Les Juifs non. Ils devraient donc renoncer à l'unité pour garder la religion, et ainsi tout serait pour eux, arrangé.

[9 novembre (1), Marseille]

Neuf novembre. Deux heures.

Hier, mes parents sont allés à la dernière « réception » chez les Preisner. Moi, à cause de ma gorge, je ne pus pas. Maman m'a dit que Fekla a eu une déception « terrible » en ne me voyant pas, et qu'elle a insisté auprès de papa de me téléphoner pour que je vienne. Papa n'a pas voulu mais a promis de m'emmener à la gare ce matin. Le train partait à six heures. Mes parents me dirent qu'ils vinrent trois fois dans ma chambre, mais je dormais, et ils allèrent à la gare. Fekla a dit : « alors, il est terriblement malade », mais maman lui a expliqué qu'à cause de ma faiblesse etc.

Donc, les Preisner sont partis. J'en parle tout à coup comme ça : mais vraiment ce sont les meilleurs amis que l'on n'ait jamais eus. Et cela depuis quelques mois seulement, tandis qu'à Paris, dix ans, nos pères s'étaient dit « bonjour, au revoir », et c'est tout. Tandis que là, à Marseille (même pas au début) ce fut l'amitié etc. Et de plus, depuis une semaine Fekla me plaît ; mais peut-être n'est-ce pas à jamais perdu comme je le disais hier. Maman m'a convaincu d'aller en Amérique. Et c'est vrai : la France nous a déçus. Mon père a fait la guerre comme volontaire : à peine lui en tient-on compte. La vie devient étroite. Tout cela ma mère me l'expliquait avec raison : papa aura ici très peu à faire. Nos meilleures années se passent en « restrictions ». ~~Or, nous~~ Même de vrais Français sont partis : Jules Romains, Maritain, etc. Or, nous, nous ne sommes même pas Français. Nous sommes Russes.

Mes parents ont quitté – à cause de leurs opinions – leur patrie une fois pour toutes. Ils ont donc raison d'aller là où il y a le plus d'avenir, le plus de débouchés. Moi, j'aime la France. Mais c'est un amour tel qu'il n'a pas besoin de sa présence pour subsister. J'aime son histoire, son climat et sa nature. Je l'aime de plus comme une partie de moi-même : sa langue. Elle n'a pas la redondance, le cafouillis de l'anglais ; elle n'a pas ce système des déclinaisons des langages vieillies. Elle est la langue idéale, parfaite, dont toujours on s'est servi dans l'histoire et qui encore est la « traduction » la meilleure de tous les concepts humains. Une langue qui n'est pas seulement un chant d'oiseau à l'anglaise, une grosse cymbale ou symphonie à l'allemande ou à la russe, un imbroglia méditerranéen, mais une langue où il y a tous les mille et un mystères des ressources et des sons cachés. « La langue chérie des dieux » comme dit Chénier ; en tout cas c'est la langue chérie en moi-même, par moi-même, à travers moi-même, tant que je vivrai. Vraiment, je suis en plus d'une complexité bizarre : j'ai l'âme slave donc aussi orientale, j'ai le caractère germanique de ma naissance, j'ai une part de tempérament raffiné et de culture toute d'harmonie, de lumière et de beauté. Je le dis dans la langue qui m'en a donné l'idée. (« Les grands esprits se rencontrent. ») Et maintenant j'irai vivre peut-être dans un pays où justement ces mélanges existent et font la force, semblant indiquer à tous la Route qui nous attend. Alors, comme tant d'autres hommes, moi, je cinglerai vers là-bas. Comme si vraiment tout ce qui est avenir, tout ce qui est espoir et futur ne pouvait se passer de moi. Et au milieu de tout cela, gardant le contact et la mesure, la caresse et l'oubli, j'ai une langue la plus répandue et la plus difficile et, la plus belle et insoupçonnée. Le français c'est la langue (encore ! mais je suis parti et lancé) toujours neuve qui reste toujours en soi pour l'embrasser, et qui sait répondre. Mon petit journal... C'est drôle d'avoir son lot humain de souvenirs et de restes : en moi je les vois au fond...

[18 décembre, Marseille]

18 décembre. Neuf heures trente.

Aujourd'hui, dans l'après-midi, j'ai été au cinéma [*sic*], puis à mes cours de dactylographie. En sortant, la jeune fille m'a dit que ce n'était plus la peine de l'attendre, l'accompagner, etc. Décidément, mes charmes...

Ce matin, en classe de philo, pendant que le prof faisait son cours, je bouquinais mon roman anglais (*Le Poids des ombres*, de Mary Webb). Le prof me vit, prit le livre, et continua le cours. Quand la classe finit, je m'approchai de lui.

- S'il vous plaît, Monsieur, est-ce que vous me rendez mon livre ?

- Mais non, Schreiber.

Il était vêtu d'une « canadienne », et nous descendions l'escalier.

- Si vous êtes malade, Schreiber, ce n'est plus la peine de venir en classe, cette histoire ne se terminera pas comme ça...

- Mais je ne l'ai lu qu'à la fin, monsieur, etc.

- Vous n'êtes quand même pas abruti au point de ne pas comprendre qu'on ne lit pas des romans en classe.

Je marchais à côté de lui, dans la rue, vers la direction inverse à chez moi.

- Votre livre, je le donnerai à l'administration.

- Oh ! Monsieur...

Je voulais essayer de parler vraiment, mais le froid gênait ma bouche.

- Si vous [,] vous étiez professeur, vous n'auriez pas toléré cela...

- Excusez-moi, monsieur, je ne recommencerai plus.

Il me regarda, de son air froid.

- Quel âge avez-vous, Schreiber ?

- Dix-huit ans, monsieur.

- Et vous êtes un gosse, encore un vrai gosse. En classe, vous ne faites absolument rien, vous roupillez, vous n'écoutez pas. Vous êtes en train de vous noyer, Schreiber.

- Pourtant, M. [illisible] a dit que j'étais le plus brillant en philosophie...

- Il a dit ça ? Pour rire, peut-être.

Je pensais à des tas de choses à dire, qu'il ne comprendrait sûrement pas.

- Surtout que vous Schreiber, vous êtes un type à prétention, vous vous piquez d'écrire, et vous ne comprenez même pas sûrement ce roman. Car là aussi, il faut de la logique, du raisonnement.

Je souris.

- Moi je n'en ai pas besoin, ~~monsieur~~.

- Regardez-moi ça...

Il se mit à dire qu'il en avait connu plein, comme moi, qui ne savaient rien et méprisaient tout.

- Encore, reprit-il, si vous me faisiez des copies transcendantes... mais les vôtres n'ont rien, je vous assure ; ce que vous dites en dix mots, on peut le dire en trois...

Il s'arrêta, tira le livre de sa serviette.

- Tenez, je vous le rends ; je n'aime pas beaucoup ces histoires.

Je le pris, et restai là, debout, hésitant.

- Si vous voulez m'accompagner encore un peu, me dit-il.

Nous continuâmes.

- Ce qui est dommage reprenait-il, c'est que si j'étais professeur de maths, par exemple, et que vous soyez complètement stupide, ça me serait égal. Mais vous, vous pouvez vous améliorer. Tandis que maintenant, eh bien, vous prenez le chemin du raté.

- Du raté ? m'écriai-je presque.

- Oui, je suis peut-être dur, mais c'est comme ça. Vous écrirez deux ou trois petites choses, et ce sera tout. J'ai connu des gens comme ça.

Nous avons tourné dans une rue où apparaissait la route ; elle descendait en tournant, et autour ï s'étendaient des prés, des arbres verts, un horizon, avec quelques villas. Dans ce froid, le soleil brillait.

Je baissai la tête.

- Ce qui m'a déçu, c'est la composition.
- Vous avez été dernier ?
- Oui, et pourtant je suis sûr d'avoir bien traité le sujet.
- Eh bien, vous avez au moins une idée nette et précise.
- Non – je souris – ce n'est pas précis, seulement je me demande qu'est-ce qui est hors du sujet ?
- Écoutez, tant que vous ferez des compositions pareilles, vous serez dernier.
- Mais pourtant, on peut bien mêler les idées et les images, en philosophie,...
- Non.

**[19 décembre, Marseille]**

19 décembre. Douze heures trente.

Nous marchions toujours, dans l'air ensoleillé. Je lui avais dit que Nietzsche, pourtant... Il se mit à rire, et me répondit que Nietzsche, lui, était philologue, avide de savoir, étudia des années, tandis que moi je « croupissais dans mon petit monde intérieur ». Quoi, un raté.

Nous nous étions arrêtés au coin d'une route plus étroite, qui tournait. Je regardai d'un autre côté et essayai de prendre un ton dégagé :

- Pourtant j'ai écrit des choses et Gide a trouvé ça fameux.

- Ah !

L'étonnement de sa voix.

- Il faudra me montrer ça.

- Oh ! Mais, vous ne le trouverez pas bon.

On se quitta. Il me promit une consigne pour le samedi prochain ; c'est drôle. Tout le monde me trouve gosse. L'autre jour, je descendais avec un copain qui est assez intéressant. Lui, il a mon âge, mais il s'y connaît. Les femmes, les bars, et aussi une distinction naturelle, bref, très bien. Tout en marchant, je mangeai mon pain aux confitures et me mis à lécher le papier.

- Comme tu es gosse, me dit-il. Tu joues, tu chantes, à vingt ans tu seras toujours pareil.

Je ne répondis rien, amusé.

- Oui, reprit-il. Si tu es en société, par exemple, tu pourras dire les choses les plus intéressantes, on t'écouterà et puis on dira : bah ! c'est un gosse.

**[25 décembre (1), Marseille]**

25 décembre. Douze heures.

Il fait très beau. Je suis allé faire des courses pour maman, et je lui ai lu des pages d'il y a quelques jours. Cet après-midi, nous recevons des invités. Je pense soudain à Hélène, ce qu'elle peut bien penser, là-bas. Mais je ne lui écrirai pas. Entre autres cadeaux, j'ai reçu hier un magnifique papier à lettres, avec enveloppes. J'en profiterai pour écrire à Gide. Je voulais justement [mot manquant] pour aller m'acheter une petite pochette. De toute façon, en classe, on doit penser que je suis un type qui s'amuse drôlement. À la Croix-Rouge, la jeune fille le croit aussi. Au lycée on croit que je m'amuse à la Croix-Rouge, à la Croix-Rouge on croit que je m'amuse aux cours de dactylographie, là, on croit que je m'amuse au Club Alpin ; là, dans tout le reste. Toujours, il y a un endroit où je m'amuse, qui n'est jamais celui où je suis. Finirai-je par le trouver ?